

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

JUIN.—1898.

23





ATTAQUE ET DEFENSE

D'APRÈS J. C. HORSELEY.

JOHNS Callcott Horseley, né à Brompton, en 1817, a mérité d'être surnommé le peintre de la joyeuse jeunesse, à cause du grand nombre de scènes dans le genre de celle que nous reproduisons aujourd'hui, que l'on trouve dans son œuvre. L'édifice où se passe l'action est une partie de l'ancien et noble manoir ducal d'Haddon Hall. Dans une chambre du château de jolies jeunes filles se défendent contre l'invasion de jeunes et galants cavaliers, qui ont emprunté l'échelle du jardinier pour escalader le retranchement. Un des assiégeants a déjà subi les conséquences de son audacieuse entreprise : une demoiselle armée de son éventail a fait choir son chapeau à plume, tandis qu'une autre l'accable de projectiles parfumés.

A une troisième fenêtre, une jeune fille tenant dans ses bras un épagneul King-Charles, se contente du rôle de spectatrice.

Assiégés et assiégeants portent les costumes du temps de Charles II.

Au bas de la composition, on aperçoit le vieux jardinier. Il tient l'échelle et porte encore sous son bras et dans un sac pendu à sa ceinture les instruments de son travail. Par une porte entr'ouverte une vieille femme regarde ce qui se passe. L'agitation provoquée à Haddon Hall, par ce joyeux combat, se fait sentir parmi les colombes du manoir, qui s'enfuient dans toutes les directions et contribuent à donner de l'animation au tableau.

Cette charmante composition fait partie de la collection de M. Charles T. Lucas, Warnham Court, Sussex, Angleterre.

Alphonse Leclaire.

LES “ DISCOURS ET CONFÉRENCES ”

DE MONSIEUR CHAPAIS. (1)

VOILA un noble livre,—noble par la pensée, par le sentiment et par le style. L’auteur—l’honorable M. Thomas Chapais—a tenu amplement les promesses que son talent et son érudition précoces donnaient au public instruit de Québec dès l’année 1880.

Aux premières pages de ce volume se trouve une conférence d’un souffle si puissant et de si grande allure, que j’ai eu la curiosité de consulter les journaux du temps pour me rendre compte de l’effet que, débitée devant un auditoire, elle avait dû produire. Voici ce que j’ai lu dans le *Canadien* du 1er avril 1880 :

“ La soirée d’hier fera époque dans les annales du Cercle catholique. Le jeune conférencier qui en a fait les frais était à son début ; mais nous n’exagérons rien en disant que, du premier coup, il s’est placé au rang de nos meilleurs écrivains, de nos meilleurs orateurs.

“ Avoir de la voix, du style, de l’érudition, de l’idée, de la chaleur et de la foi ; avoir tout cela et n’avoir que vingt-deux ans, tel est le partage de M. Thomas Chapais. Après cela il est facile de prédire que le jeune orateur devra jouer un rôle important dans notre société.

“ Nous félicitons le Cercle catholique d’avoir eu les prémices du talent de M. Chapais, et nous félicitons le confé-

(1) *Discours et Conférences*, par Thomas Chapais—Québec, Imprimerie de L.-J. Demers et frère, 30, rue de la Fabrique,—1898.—Volume in-8 de 340 pages.—Prix : \$1.00.

rencier d'avoir débuté dans un milieu si bien fait pour le comprendre et pour le seconder dans l'avenir.

" M. le chevalier Vincelette a eu une bonne pensée en invitant M. Chapais à répéter sa conférence à la salle Jacques-Cartier. Pour notre part, nous nous faisons fête d'aller entendre de nouveau cette parole chaude, émue, patriotique, qui a su, hier soir, faire jaillir de si douces larmes des yeux de plus d'un auditeur et provoquer de si vifs et si sympathiques applaudissements."

Comme le comte Albert de Mun, c'est devant un auditoire populaire que le jeune conférencier canadien d'il y a dix-huit ans a fait ses débuts ; c'est dans l'humble salle d'un " cercle catholique " qu'il a commencé à s'habituer au son de sa voix élevé au diapason du discours.

L'année suivante, M. Chapais paraissait devant le public plus exigeant de l'Institut-Canadien de Québec, et il y donnait une conférence sur les classiques et les romantiques dans laquelle il révélait à son auditoire absolument captivé une érudition littéraire et un talent qu'on ne lui connaissait pas.

Citons ici le début de cette conférence. M. Chapais y parle de Lamartine dans une prose voisine de la poésie, et qui a quelque chose de la grâce des strophes mélodieuses qui y sont intercalées :

" C'était en l'année 1816, au début de la seconde Restauration. Une marquise du noble faubourg recevait chez elle l'élite de la société parisienne. Portant l'un des plus beaux noms de France, elle brillait au premier rang de ces patriciennes distinguées par leur intelligence autant que par leur position sociale, qui, dans le monde et dans la conversation, tenaient le sceptre du bon ton et du langage poli. La réunion était nombreuse et choisie. Il y avait là des ambassadeurs, des hommes d'État célèbres, des orateurs dont la voix éloquente avait de l'écho en Europe, des écrivains pour qui la réputation

allait bientôt faire place à la gloire, des femmes élégantes et spirituelles devant lesquelles s'inclinaient toutes ces illustrations, obéissant à ce charme délicat et tout-puissant qui semble, Mesdames, devoir être toujours et partout votre gracieux apanage. La beauté souriait au talent, l'esprit donnait la réplique au génie, les parures étaient pleines de fraîcheur et d'éclat, les fleurs, les parfums, l'harmonie, les lumières étincelantes, tout concourait à faire de la soirée de madame la marquise une de ces fêtes magnifiques qui reposent des luttes extérieures et enchantent l'imagination.

“ A un certain moment cependant les causeries s'interrompirent, l'orchestre devint muet, il se fit un grand silence, et un jeune homme d'une physionomie intelligente et d'une tournure aristocratique, acquiesçant à la demande de la reine du logis, s'appuya sur le marbre d'une cheminée pour faire face à l'auditoire recueilli, et laissa tomber de ses lèvres les vers suivants :

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
 Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
 Ne pouvons-nous jamais sur l'océan des âges
 Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
 Et près des bords chéris qu'elle devait revoir,
 Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre
 Où tu la vis s'asseoir.

“ Et le jeune homme continua cette pièce que tout le monde sait par cœur, jusqu'à la dernière strophe :

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
 Que les parfums légers de ton air embaumé,
 Que tout ce qu'on entend, l'on voit et l'on respire,
 Tout dise : ils ont aimé !

“ Alors, au milieu des applaudissements qui éclataient de toutes parts, un des auditeurs s'avançant avec empressement vers le poète, lui dit en lui serrant la main : “ Qui

êtes-vous donc, vous qui nous apportez de tels vers?" Cet interlocuteur enthousiaste, c'était M. Villemain, et le poète, inconnu jusqu'à ce moment, mais dont la renommée allait bientôt rayonner d'un radieux éclat sur la France et sur le monde, c'était Alphonse de Lamartine.

" Il n'était pas surprenant que cette immortelle élogie, *le Lac*, allât droit à l'âme de la société française. C'était une poésie nouvelle que M. de Lamartine apportait au siècle nouveau, et cette poésie était une révélation. Intime, mélancolique, prenant sa source au plus profond de l'être humain, elle répondait merveilleusement à l'état des générations nées à la fin du dix-huitième siècle, ou avec le dix-neuvième. Elle était l'explosion de tout un monde de sensations, de rêveries, d'aspirations et de désirs; elle donnait une voix à cette soif d'idéal qui tourmentait alors la jeunesse française. Et chacun, en entendant cette langue colorée, chaude et pleine d'harmonie, se disait à soi-même : ah ! oui, cela est vrai, cela est vivant, cela est moderne ; voilà enfin ma poésie et voilà mon poète ?"

Après ce hors-d'œuvre tout à fait dans le genre romantique, M. Chapais entre en matière et fait une étude rapide de la littérature française, depuis son éclosion dans les chants des trouvères, qui parlaient la langue d'*oïl* (oui), comme les troubadours parlaient la langue d'*oc*, les *trovatori* la langue de *si*, et les *minnesingers* la langue de *ia*,— jusqu'à la période des écrivains du siècle de Louis XIV ; puis de cette période jusqu'à celle du romantisme ; puis enfin depuis l'ère des romantiques jusqu'à l'époque actuelle, " où le romantisme est traqué à son tour par le naturalisme brutal."

Il y a une surprenante maturité de talent dans cette conférence intitulée : *Classiques et Romantiques*. Les jugements y sont portés dans des termes clairs, justes,— toujours distingués,—qui ne laissent aucune place à l'hésitation ; l'anecdote et l'incident y coudoient le fait histo-

rique ; les citations heureuses, le trait, la période, le coup d'aile s'y succèdent comme les figures d'un kaléidoscope et tiennent le lecteur constamment sous le charme.

Cette étude littéraire, qui est presque aussi une étude historique, devrait être entre les mains de tous nos jeunes "humanitaires."

On trouverait aussi dans plusieurs autres parties des *Discours et Conférences* de M. Chapais de belles pages à apprendre par cœur et à déclamer,—pages très françaises par le style et la pureté de l'expression, très canadiennes par le souffle patriotique et national, très fortifiantes aussi par l'élévation des sentiments et l'affirmation des principes chrétiens.

Les pages intitulées : *L'art de bien dire* et *Pamphlétaires et Satiriques* suffiraient, à elles seules, à faire du volume de M. Chapais un ouvrage précieux.

L'érudition de l'auteur se retrouve un peu partout, et spécialement dans sa vibrante conférence sur la bataille de Carillon, son discours (compliment) au comte de Paris, son grand discours des fêtes colombiennes, et sa gracieuse "adresse", présentée, au nom du Cercle catholique, aux membres de la famille du héros de Sainte-Foye.

Cette "adresse" rappelle les inoubliables fêtes de la fin du mois de juin 1895, l'inauguration de la statue de Lévis qui orne la façade principale du Palais législatif, et la visite à Québec du marquis et de la marquise de Lévis, du marquis et de la marquise de Nicolay, du comte et de la comtesse de Hunolstein et de la jeune et regrettée comtesse Henriette d'Hinnisdal. Il règne dans cette pièce un goût très sûr et une éloquence aussi vraie que facile. L'orateur-écrivain dit les choses avec une noble aisance et sait éviter la banalité sans avoir recours aux heurts et à la bizarrerie des auteurs fin-de-siècle. Je cite encore :

"La province de Québec que vous visitez en ce moment, et qui était autrefois le cœur de ce vaste pays

qu'on appelait la Nouvelle-France, dit M. Chapais, en s'adressant au marquis de Lévis et au marquis de Nicolay, — la province de Québec a une devise dont elle est fière et qu'elle aime à graver au fronton de ses monuments et de ses palais. Cette devise n'a que trois mots : " Je me souviens " ; mais ces trois mots, dans leur simple laconisme, valent le plus éloquent discours. Oui, nous nous souvenons. Nous nous souvenons du passé et de ses luttes, du passé et de ses leçons, du passé et de ses malheurs, du passé et de ses gloires. Et il était le fidèle interprète de ce culte du souvenir, ce poète canadien, Crémazie, le plus grand de nos bardes patriotiques, lorsqu'il nous adressait ces vers que vous me pardonneriez de vous citer :

Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux
 Où, seuls, abandonnés par la France, leur mère,
 Nos aïeux défendaient son nom victorieux,
 Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère ?
 Regrettez-vous encor ces jours de Carillon
 Où, sous le drapeau blanc enchainant la victoire,
 Nos pères se couvraient d'un immortel renom
 Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire ?

" En vous redisant cette poétique apostrophe, à laquelle notre peuple tout entier pourrait répondre : je me souviens, je vous ai priés de me pardonner cette citation parce qu'elle vous faisait entendre, à vous fils de la France contemporaine, un écho de notre plainte filiale envers la France du XVIIIe siècle, oublieuse des enfants qui luttaient, souffraient et mouraient pour elle sur les plages lointaines de l'Amérique. Mais qu'ai-je besoin de m'excuser ? S'il y avait en France, en 1759, des philosophes de boudoir et des poètes de cour qui se moquaient de nos " quelques arpents de neige," il y avait aussi des preux qui venaient les arroser de leur sang, il y avait des héros qui venaient les défendre de leur glaive, il y avait des capitaines qui venaient les illustrer de leurs exploits. Et je me hâte de prononcer le nom que tout le monde a

dans le cœur et sur les lèvres, et de vous dire : héritiers et descendants de Lévis, vous êtes des nôtres ; durant les jours épiques de 1758, de 1759 et de 1760, vous étiez ici au champ d'honneur dans la personne de votre grand aïeul ; nos souvenirs sont donc vos souvenirs, nos malheurs sont vos malheurs, et vos gloires sont nos gloires. Vous pourrez parcourir d'un œil assuré les pages de nos historiens et de nos poètes : le reproche ne vous y atteint pas et la reconnaissance enthousiaste est votre seul partage.

“Soyez les bienvenus parmi nous, messieurs, et ne vous étonnez pas que votre présence produise une si vive émotion. Elle rajeunit pour ainsi dire, de plus d'un siècle et quart, le Canada français. Elle donne comme une figure et une réalité vivantes au fantôme aimé du passé. Elle évoque à nos yeux ravis

Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.

Elle fait renaître soudain et rayonner à nos regards

.....cette époque héroïque
Où, sous Montcalm, nos bras victorieux
Renouvelaient, dans la jeune Amérique,
Les vieux exploits chantés par nos aïeux.

Elle fait surgir de leur cadre historique ces scènes dramatiques et grandioses,

Où la voix de Lévis retentissait encore.

Elle fait briller, en particulier, d'un nouvel éclat, elle met dans une lumière plus actuelle, ce nom qui est votre couronne et notre orgueil : Lévis !

“ N'est-ce pas toute une épopée qui revit lorsqu'on le prononce ? Lévis, c'est Chouaguen, Saint-Sacrement, Carillon, Montmorency et Sainte-Foye ! Lévis, c'est l'héroïsme tenant la fortune en échec, et changeant peut-être nos destinées, si la valeur et le génie de l'homme pouvaient balancer les décrets de Dieu ! Lévis, c'est le drame pathé-

tique des derniers jours de la Nouvelle-France, c'est la victoire reconquise aux champs mêmes de la défaite, c'est la gloire illuminant d'un rayon suprême le régime expirant, et déposant, comme un germe de vie, dans le tombeau où notre peuple semble descendre ces garanties tutélaires qui vont en faire le berceau de nos franchises et de notre grandeur future.

“ Voilà ce qui constitue, suivant nous, le titre original et magnifique de votre illustre aïeul à l'impérissable gratitude du peuple canadien. En effet, le 28 avril 1760, ce que le héros de Sainte-Foye semait de sa main victorieuse dans les sillons historiques deux fois rougis et fécondés du sang des braves, ce n'était pas la mort, c'était la vie ; c'était autre chose que des cadavres de soldats, de miliciens et de sauvages, c'étaient la foi, l'honneur et la liberté d'un peuple. Semence généreuse dont notre siècle a vu mûrir les immortelles moissons et qui a fait de Lévis plus que le héros du passé, le sauveur de l'avenir.

“ Votre nom, M. le marquis de Lévis, est donc l'un des plus puissants anneaux de la chaîne infrangible qui nous unit à la France. Loyaux sujets et sujets heureux de l'Angleterre, nous n'en conservons pas moins l'amour de la noble nation qui nous a enfantés à la civilisation et à la foi chrétiennes. Et, durant votre séjour parmi nous, notre fierté et notre joie seraient que vous eussiez un peu l'illusion de la patrie française. Autrefois nous étions la Nouvelle-France. On nous dit que les rôles sont changés, que la France nouvelle est en Europe et que la vieille France est ici. Nous acceptons volontiers cette interversion et nous consentons à être, en Amérique, la vieille France. Non pas, sans doute, au point de vue de ces formes sociales et politiques qui sont susceptibles de modification suivant l'action du temps et la marche des siècles mais nous consentons à être la vieille France par ce qui

constitue surtout l'âme d'un peuple : par la foi, par l'attachement aux institutions religieuses et nationales, par la fidélité aux antiques traditions qui ont fait la force et la grandeur de la fille aînée de l'Église.

“ Cette France-là, messieurs, cette France chrétienne qui est la nôtre, nous savons qu'elle vous compte parmi ses plus illustres représentants. Et c'est un titre de plus que vous avez à la plus respectueuse sympathie du Cercle catholique de Québec, dont tout le programme et toute l'ambition sont de marcher de loin sur les traces des œuvres analogues que des catholiques éminents ont fondées dans votre pays.

“ Nous vous remercions cordialement de la visite que vous avez bien voulu nous faire avec les personnes distinguées qui vous accompagnent. Et nous vous prions de croire que ce jour comptera, pour notre société, comme l'un de ces jours fortunés que les anciens marquaient d'une pierre blanche, afin d'en commémorer l'heureux souvenir.”

Je ne voulais reproduire ici qu'un fragment de ce morceau, mais j'ai été entraîné par son charme irrésistible et je l'ai cité tout entier.

Terminons.

La publication de l'ouvrage de l'honorable M. Thomas Chapais est un événement heureux pour les lettres de notre pays, et ajoute encore à la réputation littéraire de la ville de Québec. Je consigne simplement dans les pages de la REVUE CANADIENNE le fait bibliographique important de l'apparition de cet ouvrage, ne sachant pas comment les anciens s'y prenaient pour marquer d'une pierre blanche les jours et les événements fortunés.

Ernest Gagnon.

LE P. JEAN-PIERRE AULNEAU, S. J.



TROIS missionnaires ont accompagné successivement La Vérendrye dans ses découvertes au Nord-Ouest. Ce sont les PP. Mesaiger, Aulneau, et Coquart, tous trois jésuites.

Le P. Lamorinie, le dernier prêtre qui visita ces contrées avant la conquête, faisait partie de l'expédition de Le Gardeur de Saint-Pierre (1750-1752). Il se rendit jusqu'au fort La Reine.

Les PP. Mesaiger et Aulneau ne dépassèrent pas le fort Saint-Charles, sur le lac des Bois.

C'était, à la date de ces expéditions, le poste le plus avancé des Français, si l'on en excepte le fort Maurepas, fondé au printemps de 1734. J'ai déjà eu occasion de publier quelques notes sur la vie du P. Coquart. Je me propose aujourd'hui de consacrer quelques lignes à son prédécesseur, le P. Aulneau. Cette façon de procéder est un renversement de l'ordre chronologique, je le sais, mais il n'est pas toujours loisible d'en agir autrement.

C'est à mesure que l'on relève un coin du voile qui couvre le passé, qu'on peut jeter un peu de jour sur les événements qui précèdent.

Le plus souvent, c'est en s'éclairant de ces données acquises à force de recherches sur les faits les plus rapprochés de nous, que l'on parvient à remonter le cours des âges et à leur dérober leurs secrets.

La vie du P. Aulneau était peu connue jusqu'à une époque fort récente. Les efforts tentés pour tirer de l'oubli ses faits et gestes n'avaient été couronnés d'aucun succès.

En 1889, quelques Pères Jésuites donnaient une mission en Vendée, lorsque, par hasard, ils firent la connaissance d'un descendant de la famille Aulneau. Dans le cours d'une conversation, il leur apprit qu'il conservait avec un soin jaloux plusieurs lettres qui se rapportaient à la vie d'un de ses parents, qui avait appartenu à leur société et avait été assassiné en Canada. Ces lettres, au nombre de quarante-huit, avaient été transmises dans la famille comme un précieux héritage. Naturellement cette découverte les remplit de joie et ils s'empressèrent d'examiner ces écrits. Les notes qui vont suivre ne sont guère qu'une analyse de ces documents, tels que publiés dans le *Messenger of Sacred Heart*.

Le P. Jean-Pierre Aulneau naquit à Moutiers sur le Hay, en Vendée, le 21 avril 1705. C'est là qu'était le manoir des Aulneau, seigneurs de La Touche.

Pour être exact en parlant de ce religieux, il faudrait donc dire "le P. de la Touche-Aulneau." C'était d'ailleurs le nom porté par les membres de sa famille, comme on peut s'en convaincre par les lettres adressées à sa mère. A vrai dire, ce nom a été exposé à bien des vicissitudes et il a fallu bon nombre d'années pour se fixer sur ce point.

Nous avons au Manitoba une gare de chemin de fer, à quelques milles de la paroisse de Saint-Malo, qui porte le nom d'ARNAUD. Dans la ville de Saint-Boniface, une rue est désignée de la même façon. C'est le nom de ce missionnaire que l'on se proposait de perpétuer en agissant ainsi. Il importe de corriger cette erreur au plus tôt, d'autant plus que de fait il y a eu un ARNAULT en Canada. Margry, dans ses mémoires sur les colonies françaises d'outre-mer, mentionne les noms de Radisson et Arnault comme

préposés à la garde des magasins d'une compagnie en Canada, pendant l'année 1701.

Évidemment ce n'est pas de cet officier que se souciait Mgr Taché, et dont il tenait à honorer la mémoire.

Le P. Aulneau appartenait à une famille de lévites. Son frère Charles, l'aîné de la famille, se fit également Jésuite. Michel, un autre de ses frères, né en 1716, entra dans la communauté de Saint-Sulpice en 1734 et mourut en 1752. Sa sœur Thérèse devint religieuse dans la congrégation de "L'Union chrétienne de Fontenoy" en 1730 et mourut en 1779. Cette famille devait jouir d'une grande aisance, pour ne pas dire d'un état de fortune considérable. On peut en juger par les dons généreux de madame Aulneau, mère de notre missionnaire, aux PP. Jésuites du Canada et les offres pressantes qu'elle leur fait, à tous les ans, de leur venir en aide.

Toutefois, elle avait conservé une richesse bien autrement précieuse et durable : c'était un grand zèle pour le salut des âmes, qui reposait sur une foi ardente et une piété véritable.

Le P. Aulneau s'embarqua à La Rochelle, pour la Nouvelle-France, le 29 mai 1734, à bord du "Ruby," commandé par le chevalier Chaon. Il se trouvait en excellente compagnie pour faire la traversée : Mgr Dosquet, quatrième évêque de Québec, trois sulpiciens, les PP. Pierre de Lauzon, supérieur général des missions du Canada, Luc-François Nau, Jean de La Pierre et probablement aussi le P. Barthélemi Galpin, se trouvaient de passage avec lui.

Le "Ruby" était un navire de guerre et le ministre des colonies envoyait, par la même occasion, cent soldats destinés à divers postes militaires du Roi.

Le nombre des passagers n'était pas en proportion avec l'espace que pouvait fournir le bateau.

Les soldats surtout, entassés dans la cale, ne respirant qu'un air vicié, eurent terriblement à souffrir pendant le voyage. La peste se déclara à bord.

Le navire, ballotté en tous sens par les vents contraires, ne laissait aucun repos aux malades. Pour comble de malheur, les provisions firent défaut et les passagers furent réduits au pain sec. Tous les prêtres rivalisèrent de zèle pour secourir ces pauvres infortunés.

Le P. Aulneau ne se ménagea pas, durant tout le voyage qui dura 80 jours, pendant lesquels vingt personnes succombèrent à cette terrible épidémie.

Le "Ruby" n'atteignit Québec que le 16 août 1734. Trois jours après son arrivée, le P. Aulneau tomba malade à son tour, de la fièvre contractée à bord du navire. A deux reprises on désespéra de lui et on crut qu'il allait expirer. Grâce aux ferventes prières qu'on adressa pour lui et aux excellents soins du frère Jean Jard Boispineau, S. J., il se rétablit complètement. Il passa l'hiver à Québec et commença sa quatrième année de théologie, sous la direction probablement du P. François Bertin Guesnier. Ce dernier, arrivé en Canada dans l'été de 1732, mourut le 18 décembre 1734. Le P. Aulneau était à son chevet lorsqu'il expira et en fut vivement attristé, car il professait un véritable culte pour ce bon Père.

Il passa l'examen de quatrième année avec un grand succès.

Pendant le carnaval il prêcha plusieurs fois à Québec et les fidèles ne cessaient de faire des éloges sur la douceur et l'onction sacrée dont ses discours étaient empreints. Pendant l'hiver de 1734-1735, le supérieur décida que le P. Aulneau accompagnerait La Vérendrye, au printemps suivant.

C'était une tradition, parmi les membres de cette communauté, que les nouveaux missionnaires étaient choisis de préférence pour les postes nouveaux, afin de ne pas déplacer les Pères déjà fixés dans une mission.

Il reçut donc instruction de se préparer à partir, dès l'ouverture de la navigation, pour les pays inconnus de

l'extrême Ouest. Il devait se rendre tout d'abord au fort Saint-Charles, hiverner là, parmi les Christinaux et les Assiniboines, instruire ces sauvages du mieux qu'il pourrait et s'efforcer d'apprendre leur langue. Jusqu'alors, les Français ne connaissaient que peu de chose de ces deux langues d'ailleurs si différentes. Il avait instruction de son supérieur de noter par écrit le plus de mots possible, afin de pouvoir, à l'aide de ce dictionnaire rudimentaire, préparer les premiers éléments d'une grammaire crise et assiniboine. Le P. Aulneau possédait une extrême facilité pour s'assimiler les langues et en apprendre les règles.

Malgré sa profonde humilité, il est obligé de reconnaître qu'il possédait ce talent à un haut degré. Mais ce n'était pas particulièrement pour évangéliser ces deux nations, qu'il était envoyé.

Le travail qu'on lui demandait, devait servir surtout aux missionnaires qui lui succéderaient.

On croyait qu'une mission, parmi ces tribus nomades errant de lac en lac, à la poursuite du gibier ou à la recherche des endroits de pêche, offrirait peu de chance de succès.

Les Cris et Assiniboines avaient informé LaVérendrye qu'à 900 milles plus loin dans une direction sud-ouest, se trouvaient des sauvages qui menaient une vie sédentaire et habitaient des huttes en terre.

Ils les nommaient "Ouanchipouanes" et prétendaient qu'ils n'avaient jamais été visités par les blancs.

C'était vers cette tribu qu'il devait diriger sa course, pour se fixer parmi eux et y répandre la bonne nouvelle.

Quelle était cette tribu qui devait être l'héritage de ce missionnaire ?

Les Christinaux rapportaient qu'elle avait des demeures permanentes sur les bords d'une rivière, sur laquelle se faisait sentir le flux et le reflux de la mer et qu'on y trouvait des vieillards portant une barbe blanche. La Vérendrye, qui avait eu occasion plus d'une fois, de constater

le peu de foi qu'il fallait ajouter à leurs renseignements, se demandait ce qu'il y avait de fondé dans ces rapports.

Pour cette fois, en mettant de côté le voisinage de la mer, ils ne s'éloignaient pas de la vérité. Les sauvages en question ne peuvent être autres que les "Mandans," qui habitaient le plateau du Missouri. La Vérendrye dans son journal les nomme Mantannes et les visita pendant l'hiver de 1738-1739. Ils vivaient par villages protégés par des palissades et des bastions.

Ils avaient creusé tout autour de leurs forts des fossés de 15 pieds de profondeur, qui en défendaient l'approche.

La Vérendrye nous apprend qu'il compta 130 cabanes dans un seul de ces villages et qu'elles étaient groupées de façon à laisser des rues et des avenues à divers endroits, avec une symétrie parfaite. Bon nombre de ces sauvages avaient les cheveux blonds ou blancs.

Catlin les visita plus tard et donna à leur sujet des détails fort curieux. En 1838, la petite vérole décima entièrement cette nation. Elle comptait alors 2,000 individus. Dans l'espace de trois mois ce nombre fut réduit à trente-deux. C'est aux Mandans qu'on attribue généralement la construction des *tumuli* qu'on rencontre çà et là dans la vallée de la rivière Rouge et du Missouri.

Le découvreur du Nord-Ouest avait pu admirer à loisir un *tumulus* de ce genre, à l'extrémité de la pointe où les eaux du lac La Pluie tombent dans la rivière du même nom. Il ne se trouvait qu'à environ trois arpents du fort Saint-Pierre.

Sur le sommet de cette butte, le voyageur peut encore aujourd'hui promener ses regards sur le lac La Pluie, dont les vagues viennent se briser à ses pieds.

Quoi qu'il en soit de cette étrange tribu, il fallait certes un courage peu ordinaire au P. Aulneau, pour s'aventurer ainsi dans des contrées inconnues et peuplées de sauvages cruels et toujours en guerre. Il n'ignorait pas non plus à quels dangers il allait s'exposer. Il n'avait qu'à écouter

le récit des souffrances du P. Guignas, qui huit ans auparavant avait accompagné une expédition dans le pays des Sioux, pour savoir ce qui l'attendait lui-même.

En effet, ce missionnaire avait suivi Boucher de La Perrière, au lac Pepin, et avait assisté à la construction du fort Beauharnois. Au retour de cette expédition, il était tombé entre les mains des Kikapous et des Maskoutins, le 15 août 1728, et retenu prisonnier pendant cinq mois. Il fut un jour condamné à être attaché à un poteau et brûlé vif. Il n'échappa que par miracle à cette cruelle exécution.

Tous ces faits étaient présents à l'esprit du P. Aulneau, mais n'avaient pu effrayer son âme généreuse et assoiffée de dévouement.

Cependant, il faut l'avouer, malgré son extrême désir de se dépenser pour le salut de ces pauvres infidèles, une pensée l'attristait profondément en songeant à ce départ : c'était de n'avoir point de compagnon d'armes avec lui.

L'idée de l'isolement absolu dans lequel il allait se trouver au point de vue spirituel, le jetait dans la consternation. Aussi ses lettres exhalent-elles, en termes émus, ses regrets amers de n'avoir point, pour le suivre, un autre prêtre en qui il pût épancher son cœur.

C'est ainsi qu'il écrit à un autre religieux, qu'il supporterait avec joie toutes les misères de la mission qui lui était confiée, s'il pouvait s'assurer la présence d'un prêtre pour compagnon et il termine en demandant à Dieu d'accepter le sacrifice qu'il fait de sa vie et de toutes les consolations humaines, pour l'expiation de ses fautes.

Le cœur humain n'a pas changé depuis. Il suffit de feuilleter quelques pages des *Vingt années de mission* de Mgr Taché, pour se convaincre que l'absence de tout confrère est encore pour les missionnaires la souffrance la plus grande qu'ils aient à supporter.

Malgré les pressantes sollicitations du P. Aulneau, il n'était pas facile d'obtempérer à sa demande. Déjà sept

ou huit missions avaient été supprimées faute d'ouvriers et le supérieur recevait, à tous les ans, des demandes de nouveaux prêtres.

Tout ce qu'il put obtenir, ce fut que le premier missionnaire qui viendrait de France, serait envoyé pour l'aider.

A l'ouverture de la navigation il se rendit à Montréal pour se préparer au départ et s'entendre à ce sujet avec La Vérendrye.

Il en profita pour rendre visite à son ami le P. Nau, chargé de la mission du Sault-Saint-Louis. Le P. Nicolas de Gonnor avait dû abandonner ce poste à cause des difficultés qu'il éprouvait à apprendre l'iroquois et avait été remplacé par le P. Nau.

Le 9 juin il assistait à la procession de la Fête-Dieu, à cette mission qui comptait 1200 chrétiens. Le 21 juin, il partait pour le lointain voyage d'où il ne devait jamais revenir.

Dès son arrivée au fort Michillimakinac, il écrivit au P. Nau une lettre en date du 27 juillet, mais qui ne nous est pas parvenue.

Il se reposa huit jours à cet endroit et reprit la route de l'Ouest. Le voyage se fit sans aucun incident remarquable, comme il le fait observer lui-même dans une lettre adressée du fort Saint-Charles " parmi les Christinaux " le 30 avril 1736. Tout le pays, depuis la rivière Kaministiquia, jusqu'au fort Saint-Charles, était couvert d'une fumée tellement épaisse qu'ils ne purent voir le soleil pendant cette partie du trajet.

Ce feu avait été allumé par accident par des chasseurs sauvages.

A cette époque, comme nous l'apprend ce missionnaire, le " lac de la Croix " portait déjà ce nom. On prétend que vers 1688 M. de Noyon hiverna sur la rivière La Pluie à l'entrée du lac La Pluie et qu'un Français appelé de La Croix, qui l'accompagnait, fit naufrage à l'entrée du lac qui depuis a pris son nom.

Le 23 octobre 1735 il atteignit le fort Saint-Charles, qui devait, dans sa pensée, n'être que la première étape vers des contrées plus à l'ouest, mais qui dans la pensée de Dieu devait être le terme de ses labeurs et de ses souffrances. En effet, c'est à quelques milles de ce fort qu'il devait recevoir la récompense de son grand zèle et de son généreux dévouement.

On s'est demandé souvent à quel endroit se trouvait le fort Saint-Charles, sans pouvoir indiquer avec une précision mathématique le site exact qu'il occupait. Il est constant qu'il avait été élevé dans la baie connue sous le nom de "l'Angle Nord-Ouest," environ trois milles dans l'intérieur de cette baie.

Le manuscrit du P. Aulneau, en autant qu'on peut le lire, en complétant ce que le temps a rongé, le désigne comme étant "à environ une lieue dans la profondeur d'une baie, distante de 60 à 70 lieues, au sud-ouest du lac des Bois." Comme ce fort n'était qu'en bois, il n'en est resté aucun vestige. Le feu a dû tout détruire.

Il n'en a pas été ainsi du fort Saint-Pierre. On y voit encore les pierres calcinées des cheminées, les excavations où se trouvaient les caves et, dans le voisinage immédiat, des cerisiers et des pruniers d'une espèce qu'on ne retrouve nulle part ailleurs dans cette partie du pays.

Le P. Aulneau décrit le fort Saint-Charles comme formé de quatre rangées de pieux debout, ayant de 12 à 15 pieds de hauteur et présentant l'apparence d'un carré oblong. Ce n'était qu'un enclos, dans lequel avaient été construites quelques cabanes de bois équarri, calfeutrées en terre et couvertes d'écorces.

Ce fort n'était pas prétentieux, comme on le voit. Le descendant des seigneurs de La Touche avait vu des châteaux plus somptueux et plus élégants que ces chétives cabanes qui le défendaient à peine contre les grands froids du nord.

C'est dans ce fort que le P. Aulneau passa l'hiver. Il avoue, avec une grande humilité, que durant son séjour au lac des Bois, il ne put obtenir que peu de succès parmi les sauvages.

Grâce à une extrême disposition naturelle, il avait pu, dès le printemps 1730, catéchiser quelques Christinaux dans leur propre langue et trouver également le moyen de faire des progrès dans la langue assiniboine. Il était convaincu que l'année suivante, il posséderait une connaissance complète du cri et des notions générales de l'assiniboine.

Il avait commencé à instruire plusieurs sauvages, mais après un court séjour au fort, le manque de provisions les forçait à s'éloigner pour faire la chasse. Et puis, une fois partis, les membres de leur tribu reprochaient à ces néophytes d'abandonner le culte de leurs ancêtres et les dissuadaient de retourner auprès du missionnaire.

Les Muskégons des lacs La Pluie et des Bois sont encore, de nos jours, des infidèles pour le plus grand nombre. Ils ont vu passer au milieu d'eux tous les missionnaires de l'Ouest, sans se sentir touchés par la grâce. Leurs cœurs sont demeurés aussi insensibles que les rochers qui bordent leurs grands lacs.

Il est à remarquer que leurs "forts en médecine" font souvent des choses bien extraordinaires, qu'on attribue non sans fondement, à l'intervention diabolique. Leurs jongleries réchauffent le fanatisme de ces païens et contribuent beaucoup à les éloigner de la foi. Pourtant ces sauvages furent de bonne heure l'objet de la sollicitude de Mgr Provencher. Il leur envoya M. Belcourt qui exerça le ministère parmi eux pendant plusieurs années et érigea même une chapelle que Mgr Taché visita en se rendant à la Rivière-Rouge. En attendant que l'heure de la miséricorde ait sonné pour cette tribu, plusieurs missionnaires continuent l'œuvre d'évangélisation commencée par les PP. Mesaiger et Aulneau.

É.-A. Prud'homme.

(A suivre.)

CE QUE COÛTE UN PETIT BOUTON DE ROSE

DE toutes les passions humaines, si celle des fleurs est la plus innocente, elle est aussi l'une des plus chères. Suivant une estimation qui n'a rien d'exagéré, elle coûte à la société de New-York plus de 20 millions de dollars par an.

Des fleurs partout ! Les corsages disparaissent sous les guirlandes, les chapeaux portent des massifs, les mains sont chargées de bouquets, les nappes sont converties en parterres, les salons embaument et resplendissent comme des serres, les antichambres et les halles sont des jardins enchantés. Les paquebots transatlantiques, qui transportent les belles Américaines sur les rivages de l'Europe, ne partent jamais sans une profusion de corbeilles enrubannées, où l'art du fleuriste s'est dépensé en mille précieuses fantaisies, des petits navires grésés, blindés de roses et d'orchidées, des ancres symboliques tout en œillets, des jardinières débordant de verdure et de chrysanthèmes. On dirait l'embarquement pour Cythère : les tristesses des adieux, les périls de mer, les incertitudes du retour, toutes les amertumes des traversées d'antan sont métamorphosées en joies et en belles insouciances, sous le charme de ces gracieuses compagnes de voyage, tout éclat et tout parfum, poétiques et vivants souvenirs poussés dans le sol natal, dont jadis on était censé emporter des parcelles à la semelle de ses chaussures.

Et ces fleurs, non contentes d'embellir la beauté des belles, de réjouir le cœur de celles qui ont toutes les joies, servent encore à remplir une touchante mission, elles s'en

vont dans un dernier éclat exhaler leur suprême parfum au chevet des malades, au foyer des indigents. O fleurs ! bienfaitantes complices des cœurs généreux, vous faites des sœurs de charité et des dames des pauvres, vous franchissez dans les bras des heureuses de ce monde le seuil des hôpitaux et des galetas, vous glissez l'opulente aumône dans un rayon d'espérance !

Avec vous, *Rose American Beauty*, il n'y a pas de fêtes sans lendemain. Parfois elles n'ont brillé qu'une heure à l'église et encore tout éblouies des feux de mille lumières, elles s'en vont raconter aux déshérités les splendeurs qu'elles ont parées et leur tenir lieu de porte-bonheur.

Aussitôt après le mariage de miss Consuelo Vanderbilt avec le duc de Marlborough, des wagons de fleurs prirent la direction de tous les hôpitaux et établissements charitables de New-York. On en compta au moins cent cinquante. Jamais somme plus colossale ne fut consacrée à la décoration d'une église, elle s'est élevée à 100,000 dollars. Dire que ce prodigieux gaspillage eût pu être évité en partie au profit des asiles de charité, c'est raisonner d'après ce qu'on appelle nos mesquineries françaises, c'est ne pas connaître les pratiques de la prodigalité américaine, qui, dans cette circonstance, se seront probablement traduites par d'autres munificences, auprès desquelles pâlit cette invraisemblable distribution de fleurs.

Pour fournir à cette consommation de la seule ville de New-York, qu'on estime à 30 millions de roses, 15 millions d'œillets, 15 millions de violettes, sans compter les autres fleurs, une véritable armée d'horticulteurs occupe les alentours de New-York et toute la côte, jusqu'en Virginie, avec leurs serres disséminées dans la campagne comme autant de petits fortins qui bombardent de fleurs la ville. La valeur de ces serres est de 38 355 722 dollars.

Une seule maison de Broadway vend par an pour 400,000 dollars de fleurs, avec un bénéfice de 20 pour 100.

* * *

Il y a de par le monde une infinie variété de roses, aux noms modestes, aux noms illustres, toutes charmantes, et dont la culture coûte plus ou moins cher. C'est de la variété américaine connue sous le nom de *millionnaire*, que nous voulons parler aujourd'hui. Très exigeante, objet de soins particuliers, elle est d'un prix qui fait trembler la terre dans laquelle ce petit arbuste d'espèce rare a pris racine : un simple bouton revient de 60 à 75,000 dollars. Encore n'a-t-on pas réussi à en produire un dont la tige soit sans épines. Même à prix d'or, on ne peut donc tout avoir.

On a calculé qu'au début de son dix-huitième printemps le petit bouton de rose a coûté 18,000 dollars, soit 1,000 dollars par an, sans compter les frais d'éducation. Inutile de décrire les délicieuses petites toilettes, les charnants dessous, leur profusion et leur gaspillage. Les grands magasins américains ont créé le rayon spécial des *Petites Richarles*, où les chapeaux coûtent 50 dollars et une demi-douzaine de petites jupes 60. Les mamans qui respectent leurs millions ne s'adressent que là.

Les écoles fashionables de la cinquième avenue ne sont à la portée que des millionnaires un peu à leur aise ; c'est ici qu'on a raison de dire que 1 dollar a la valeur de 1 franc. En France, le prix de la pension serait de 1500 francs ; à New-York, elle est de 1500 dollars, sans les extra naturellement : le maître à danser, le professeur de piano, la maîtresse de chant, le professeur de dessin, le banc d'église et la stalle d'opéra, l'abonnement aux concerts et la pharmacie, le médecin et les fournitures de classe ne sont pas compris dans les prix. Le prix de la leçon d'équitation est fixé à 3 dollars, le cheval se paye à part, et lui, sans lequel la leçon ne saurait avoir lieu, à l'humiliation de n'être coté que 2 dollars. Ça lui a pourtant coûté de se laisser dresser. Pour faire une écuyère

accomplie, il faut deux ans; la note à payer, avec les chevauchées supplémentaires en compagnie du professeur, s'élève généralement à 2000 dollars.

L'art de conduire et de ramer, la natation, s'apprennent, la plupart du temps, pendant la belle saison à la campagne, sous la haute direction d'un père ou d'un frère. Ils nécessitent un *dog-cart*, un *pony*, un léger esquif, qui ne reviennent guère qu'à 1000 dollars, une misère.

Le gymnase n'est qu'une affaire de 50 dollars pour la saison, deux leçons par semaine, et l'on est au comble de l'étonnement que, pour ce prix dérisoire, les jeunes millionnaires daignent travailler à rendre leur taille flexible, à fortifier leurs muscles, à marcher élégamment, à mouvoir avec grâce leur tête et leur cou. Il est vrai que ce n'est là qu'un travail de dégrossissement; le fini, la dernière touche, étant du domaine du maître à danser, un homme des plus importants qui enseigne les choses les plus essentielles: entrer dans un salon, saluer, prendre un siège sans se jeter dessus, se lever sans se lancer en avant ni sans effort, valser en agitant les bras comme les anges leurs ailes; aux signes précurseurs d'une proposition de mariage, baisser innocemment les yeux et les relever hardiment lorsqu'elle éclate; enfin, se présenter avec noblesse à la cour.

Le pensionnat le plus exclusif de toutes les usines éducatrices, celui d'où certaines jeunes millionnaires sortent le mieux armées pour leur dernière fin, la fin de siècle, est sans contredit l'établissement des misses Mary et James Ely, situé dans Riverside Drive, faubourg de New-York fort à la mode. Le prix de la pension est de 1050 dollars, sans compter les extras qui portent la pension au double. On ne s'étonnera pas qu'à ce prix la nourriture puisse être "saine et abondante"; le dîner surtout, d'une ordonnance merveilleuse, avec menus imprimés en français, pourrait servir de modèle à beaucoup de festins. Aussi serait-ce

lui faire peu d'honneur que de le manger autrement qu'en toilette de soirée. Pour d'aucuns, une table de quatre-vingts jeunes péronnelles, faisant en décolleté l'apprentissage de la pose et du babil mondains peut avoir du charme ; pour nous, si nous étions millionnaires, il nous semble que nous serions mieux rassurés sur l'avenir moral et le bonheur de nos jeunes filles à voir leur ruban de sagesse et leur médaille de mérite égayer le modeste uniforme de leur pension, à entendre leurs voix fraîches s'épanouir en joyeux rires, et nous connaissons beaucoup de millionnaires qui ne voudraient pas, pour tout l'or du monde, livrer corps et âme leurs jeunes filles à ces maisons de culture qu'ils considèrent comme des pépinières de divorcées.

A la fin des cours, l'instruction, l'*equipment* de l'esprit, suivant l'expression en usage, est tout ce qu'il y a de plus solide en fait de placage. L'élève est désormais incapable de formuler une trop grosse erreur dans les questions d'art, de musique et de littérature. Elle pianote à se ravir elle-même ; elle peint " fort agréablement " ; elle parle le français avec un petit accent qui en fait la langue la plus musicale de l'univers ; elle parle peu allemand : en un mot, c'est une petite perfection.

Il lui manque cependant le voyage à l'étranger. Cette fantaisie, fort coûteuse, nécessite un budget spécial, extraordinaire, très élastique, et auquel, pour cette raison, on ne peut assigner de chiffres connus.

Au retour d'un voyage en France, en Italie, en Suisse, le petit bouton de rose est généralement épanoui. Pour lui, les magasins de Paris ont été mis à d'agréables épreuves et les grandes couturières françaises, rivalisant de génie, ont créé des robes fantastiques accompagnées de notes merveilleuses. Mais cela ne compte pas, pour ainsi dire, c'est de l'extra, du hors-d'œuvre. Ce sont les couturières françaises de New-York auxquelles appartient l'agréable pri-

vilège de fournir les pièces de résistance pour un début dans le monde. L'une de ces artistes, interrogée dernièrement sur le coût d'un trousseau de débutante, a répondu :

— Pour une saison, 5000 dollars est un prix très modéré, aussi est-il préférable de compter sur le double. Assurément, je puis établir un trousseau à 3000 dollars, quand la famille est gênée, mais alors une stricte économie est de rigueur et de douloureux sacrifices sont à imposer à la jeune fille. On ne veut pas avoir l'embarras du choix, on me laisse faire, croyez que je ne lésine pas. Je fournis tout, depuis le chapeau jusqu'à la bottine, depuis les gants à 40 dollars la douzaine jusqu'aux bas de soie de même prix. Je commande une amazone au meilleur tailleur, deux robes au moins chez Worth ou Doucet ; le costume pour conduire doit être un chef-d'œuvre de chic, avec les gants, les bottines, le chapeau à l'avenant ; il ne peut revenir à moins de 250 dollars. Les fourrures, les boas en plume, de 500 à 1000 dollars. Un nécessaire de toilette, ou *bag party*, comprenant brosse, peigne, boîte à poudre, tire-boutons, ne va pas au delà de 50 dollars. Il faut à mademoiselle au moins deux sorties de théâtre, l'une blanche pour aller avec les robes de couleur, l'autre bordée de rose, jaune ou vert, pour trancher sur une robe blanche, en voilà pour 150 dollars au moins. Le linge est de la plus fine batiste et garnie de vraie valenciennes, les jupons de la plus belle soie. Puis les mouchoirs unis ou ornés de fines dentelles, les jolies voilettes, les corsets de 20 dollars, les jarrettières, enfin tout l'attirail de guerre féminin. Je n'en finirais pas.

—Et combien de temps durent ces merveilles ?

—Mais, . . . une saison.

—Alors, à chaque saison ? . . .

—Dame ! naturellement, c'est à recommencer.

Le jeu n'a rien que de plaisant. Et tout au comptant. On livre, on reçoit un chèque, on l'encaisse. Quel char-

mant *business* pour une dame seule ! Mais quel génie ! Quelle modiste !

Les jeunes millionnaires qui se respectent, et elles se respectent toutes, ont dans l'hôtel de leurs parents un appartement séparé composé de salon, boudoir, salle de musique, cabinet de travail, chambre à coucher, salle de bains. Elles y reçoivent fréquemment leurs amies dans de délicieux *five o'clock teas*. Ces réunions de jeunes filles sont irrévérencieusement appelées *pullet parties*, "parties de poulettes," tandis que celles des respectables matrones portent le nom de *hen parties*, "parties de poules". Aucun coq n'est admis dans le cénacle des poulettes, excepté le médecin.

Dans la salle de musique, un grand piano à queue. Pendant le carême, un orchestre féminin y donne des concerts d'instruments à cordes. Cet orchestre, recruté parmi les jeunes femmes et les jeunes filles de la meilleure société (*our best society*), fait partie d'un *Music Club* fondé il y a une dizaine d'années par miss Hewitt.

Pendant le cours de ses études, l'héritière avait une institutrice française ou allemande, à 40 dollars par mois, pour l'accompagner dans toutes ses pérégrinations et l'aider à faire ses devoirs. Aujourd'hui qu'elle est du monde, elle a six domestiques, une servante qui, nuit et jour à sa disposition, fait souvent l'expérience de la journée de seize à dix-huit heures. On devine, sans entrer dans le détail, les exigences d'une petite personne aux muscles d'acier, entraînée à tous les genres de sport, qui durant la saison des fêtes, ne rate ni un bal, ni un dîner, ni un spectacle quelconque. L'habiller, la déshabiller, la coiffer, la conduire, l'attendre, et cela plusieurs fois par jour et par nuit, c'est le service courant, sans compter mille petites corvées accessoires. La jeune fille lancée est une terrible travailleuse, et le travail ne chôme pas autour d'elle. La suivante toute seule n'y suffirait pas. Aussi, a-t-elle une

seconde femme préposée à la chambre des atours ; celle-ci doit veiller à ce qu'il ne manque ni un ruban ni un bouton, être prête à répondre à l'appel de la suivante et présenter aussitôt le vêtement réclamé. Enfin, la femme de chambre chargée de tenir l'appartement en bon ordre.

Voilà pour le service personnel.

Elle a en plus cocher, valet de pied et groom. Celui-ci se présente chaque matin à la maison ; le valet de pied avertit la suivante de sa présence, et celle-ci prévient sa maîtresse. Pour donner ses ordres, elle consulte son carnet d'engagements, établit sa liste et l'envoie à sa mère pour "amendement, suggestion, revision ou approbation".

Quand une jeune fille a une demi-douzaine de domestiques à son service, voit tous ses désirs satisfaits au moment même où ils sont exprimés, possède une garde-robe où il y en a pour toutes les circonstances et est tenue dans la bienheureuse ignorance de la possibilité de nettoyer les gants, enlever les taches, repriser les bas, elle est mûre pour être cueillie de la main d'un duc, comme le fut Miss Consuelo Vanderbilt, Miss Forbes, Miss Isabella Singer et tant d'autres *Misses* américaines dont les millions ont passé de l'autre côté de l'Océan. Chacun prend le bonheur où il le trouve, et il est probable que quelques duchesses l'ont trouvé où elles l'ont pris, comme il est certain que d'autres ne l'ont pas rencontré où elle l'ont cherché. Un duc n'est pas nécessairement un bon mari. C'est ce que pensent la plupart des héritières américaines qui, voulant avant tout être heureuses en ménage, considèrent qu'un Américain est assez noble pour elles.

G.-F. Johanet.

LES BARBARES DU XIX^e SIECLE

XII

COMMENT LES ALLEMANDS TRAITAIENT LEURS PRISONNIERS. —
LES HOPITAUX EN ALLEMAGNE.

(*Suite*)

UNE tradition constamment respectée par tous les peuples civilisés, veut que les prisonniers de guerre soient pour ainsi dire considérés comme sacrés, tant il est vrai qu'il n'existe pas de crime plus lâche que de maltraiter un ennemi vaincu.

Ce crime, les Allemands l'ont commis en martyrisant et en fusillant les infortunés que la trahison ou le sort des batailles avait fait tomber entre leurs mains.

Jamais ils ne faisaient grâce de la vie aux francs-tireurs dont ils pouvaient s'emparer ; ils les fusillaient ou les pendaient sur l'heure, alors pourtant que ces volontaires étaient, comme le dit M. de Chandordy, pourvus de commissions en règle et revêtus d'uniformes légalisés.

Les soldats de l'armée régulière étaient eux-mêmes victimes des plus basses vengeances, commises en violation flagrante de toutes les lois de la guerre.

Ainsi, nous savons déjà par M. l'abbé Damenech, qu'à Bazeilles, seize soldats et deux officiers appartenant à l'infanterie de marine, furent, le lendemain de la bataille, passés par les armes, uniquement parce que la veille ils avaient opposé à l'ennemi une résistance héroïque.

Ajoutons que parfois nos malheureux soldats, principalement nos auxiliaires arabes, étaient assassinés avec des raffinements de cruauté inimaginables.

M. Neiltz, dans son *Journal d'un Vendômois*, raconte notamment que, le 31 décembre 1870, un spahi s'étant avancé en éclaireur jusqu'à l'entrée du bourg de Villiers-Faux occupé par l'ennemi, se vit entouré par plusieurs uhlands qui le désarmèrent et *lui coupèrent les deux poignets* ! Quelques instants plus tard, le malheureux expirait en poussant des cris déchirants.

Cet acte de sauvagerie, dit M. Neiltz, a été attesté par trois témoins absolument dignes de foi, MM. Aubry, Lecomte et Maréchal, habitant à Villiers-Faux, trois notabilités de la commune.

Dans son *Histoire de la Révolution de 1870*, M. Claretie révèle des faits encore plus épouvantables, s'il est possible. Il raconte, par exemple, que les Allemands enduisirent de pétrole des turcos qu'ils accusaient à tort ou à raison d'avoir mutilé des cadavres et qu'ils *les brûlèrent vifs*.

Quant aux milliers d'hommes pris sur les champs de bataille ou ramassés par les patrouilles, ils étaient traités comme un vil bétail qu'on peut frapper et tuer à volonté.

Jour et nuit on les faisait marcher, le ventre vide, en butte aux railleries, aux injures et aux coups de leurs féroces gardiens.

Tout homme qui, exténué de fatigue, restait en arrière, était impitoyablement fusillé, conformément à un règlement qu'on lisait chaque matin aux prisonniers.

Parfois, quand les captifs devenus trop nombreux gênaient la marche de la colonne, l'ennemi faisait mine de se relâcher de sa surveillance, puis quand il voyait nos infortunés soldats, trompés par cet indigne stratagème, chercher à s'enfuir, ils les exterminaient comme des bêtes fauves.

Pendant les haltes qui avaient lieu généralement la

nuit, les Allemands entassaient pêle-mêle leurs prisonniers dans la boue et la neige sans aucun abri et massacrèrent sans miséricorde ceux d'entre eux qui s'écartaient tant soit peu du gros de la troupe.

“ Il nous fallait marcher, marcher jour et nuit, dit M. de Compiègne dans ses *Souvenirs de la guerre*. En vain les jambes demandaient grâce, *vorwætz*, en avant ! Les uhlands se chargeaient de donner de la force aux traînardes.

“ Chaque fois que, mourants de soif et de faim, nous atteignions un village, plusieurs d'entre nous couraient vers les fontaines. Il fallait alors voir uhlands et fantassins, officiers et soldats, se précipiter sur nous en poussant des cris de bêtes fauves. On arrachait les seaux d'eau des mains des braves femmes qui les tendaient sur notre passage et on les renversait brutalement. Les haltes devenaient ainsi plus courtes et les marches plus rapides.

“ Brisés par la maladie, affaiblis par leurs blessures, tous ces hommes s'avançaient lentement vers le lointain exil.

“ Le malheureux qui se laissait tomber le long du chemin était aussitôt assommé à coups de crosse ou de sabre par le fantassin ennemi, fier de le voir expirer sous ses coups avant de l'abandonner sur la route. Parfois les *officiers achevaient eux-mêmes nos soldats* de la pointe de leur épée ou les faisaient fusiller sous leurs yeux. Souvent les officiers accouraient au galop, et, faisant cabrer leurs chevaux, les écrasaient comme chair à pâté.”

Quand on arrivait enfin à une voie ferrée, alors commençaient de nouveaux supplices pour les prisonniers. On les entassait mourants de fatigue, de froid et de faim dans des voitures découvertes où ils étaient exposés à toutes les rigueurs de la température, sans pouvoir remuer.

Ceux qui voulaient descendre dans les gares pour acheter des aliments ou satisfaire un besoin naturel, étaient aussitôt frappés à coups de sabre par les soldats préposés à

la garde de chaque wagon. Bien plus, ces monstres indignes du titre de chrétiens, empêchaient les gens charitables d'apporter à manger aux prisonniers, dont l'unique nourriture se composait d'une maigre ration de pain noir.

C'est brisés de fatigue, ayant subi toutes les humiliations, tous les supplices, que nos infortunés soldats arrivaient au lieu de leur internement. Nous allons voir maintenant comment ils furent traités pendant leur détention en Allemagne.

Nous puiserons principalement nos renseignements dans les ouvrages publiés à ce sujet par de courageux aumôniers qui, au péril de leur vie, n'hésitèrent pas à aller secourir au loin les malheureux captifs.

Parmi ces vaillants ecclésiastiques, il faut citer en première ligne l'abbé Guers, le remarquable auteur du livre *les Français dans les prisons d'Allemagne*, qui parvint à visiter presque tous les dépôts de prisonniers. Il n'y réussit qu'après avoir surmonté des obstacles sans cesse renaissants, subi pour l'amour de Dieu et de la France toutes les humiliations possibles, failli être fusillé comme espion. L'abbé Guers trace d'abord le tableau général que voici, du régime auquel nos compatriotes étaient soumis partout en Allemagne :

“ Arrivés à destination, dit-il, on les parquait dans un camp ou bien on les enterrait dans les casemates d'une forteresse. Là un peu de pain noir plein de paille, quelques pommes de terre, une nourriture suffisante pour ne pas mourir de faim.

“ Complètement dépourvus d'habits, de linge, de chaussures, couchés dans des endroits horriblement humides et malsains, livrés presque nus aux plus horribles et sales vermines, un grand nombre devait nécessairement succomber.”

Dans ces bagnes, le régime disciplinaire était épouvantable, les punitions infligées aux prisonniers aussi nombreuses que barbares.

Après en avoir énuméré plusieurs, l'abbé Guers ajoute :

“ On joignait à ces supplices celui que nos captifs appelaient *la latte*, consistant pour quelque peccadille à rester allongé sur des planches retournées en angle, mains et pieds liés avec des cordes, sans boire ni manger, des jours entiers.”

M. l'abbé Guers entre ensuite dans la description particulière de ce qu'il a vu dans chacun des centres de prisonniers visités par lui. Nous nous bornerons à analyser ou à citer quelques extraits des pages publiées, à ce sujet, par l'auteur des *Soldats français dans les prisons d'Allemagne*.

“ A Ingolstadt en Bavière, raconte-t-il, un grand nombre de nos infortunés compatriotes étaient parqués en plein air, et Dieu sait par quelle température, dans des baraques construites en planches mal jointes et vermoulues.

“ Quand il pleuvait, l'eau tombait à flots, à travers le toit de ces misérables constructions, sur la paille qui servait de lit aux prisonniers, véritables condamnés à mort.

“ Des milliers d'autres captifs, enterrés vivants dans les casemates de la citadelle, subissaient un sort encore peut-être plus affreux que celui réservé à leurs camarades.”

“ Là dedans, dit textuellement l'abbé Guers, on passe des nuits affreuses comme dans des fournaises ; l'air y est vicié, la respiration suffoquée, l'odeur nauséabonde. En y descendant, on y étouffe déjà comme dans la fétide cale d'un vaisseau.”

La brutalité dont les officiers et soldats allemands faisaient preuve à l'égard des prisonniers d'Ingolstadt, augmentait encore sensiblement les souffrances de ces malheureux.

Un jour, raconte l'abbé Guers, un soldat du 8^e bataillon de chasseurs, Jean Hamel, ayant par mégarde omis de saluer un lieutenant prussien, ce misérable s'écria : “ Je ne salirai pas mes nobles mains à te toucher,” puis il se

mit à frapper violemment notre compatriote à coups de sabre. Jean Hamel ayant cherché à se défendre contre cette bête enragée, fut, dès le lendemain, passé par les armes. Il mourut en brave et en chrétien.

Comme on le pense bien, la mortalité était terrible parmi les prisonniers détenus à Ingolstadt : 590 d'entre eux moururent en quelques mois.

A Augsbourg, également en Bavière, les prisonniers français menaient une existence non moins épouvantable, nous apprend l'abbé Guers.

“ Quinze mille de ces malheureux, dit-il, étaient entassés dans des baraques humides sur les bords de la Lech. Un grand nombre d'entre eux y succombait chaque jour. Beaucoup de prisonniers sans vêtements et sans couvertures contractaient les plus affreuses maladies, quelques-uns eurent les pieds gelés. Le camp de Lechfeld à Augsbourg, est un de ceux où nos soldats ont le plus souffert. Quatre cents morts environ reposent dans un vaste cimetière à 4 kilomètres de la ville.”

A Woesel, en Prusse, toujours d'après le récit de l'abbé Guers, 30,000 captifs étaient ensevelis dans des casemates ou campés, par un hiver épouvantable, sous de *simples tentes en toile* toujours agitées par un vent glacial.

A Minden, également en Prusse, nos soldats étaient parqués comme des bêtes au milieu d'un océan de boue dans lequel on enfonçait jusqu'à mi-jambes. Sans chaussures, sans vêtements, ils succombaient par centaines dans ce lieu maudit.

Le commandant militaire de Minden, le général Spiegler, était une brute féroce, insensible à tout sentiment humain et animée d'une haine inextinguible contre tout ce qui était français.

Un jour, raconte l'abbé Guers, les membres d'une société de charité franco-belge lui ayant demandé l'autorisation de distribuer des secours aux prisonniers, il refusa brutale-

ment, en ces termes : “ Sachez que je n’aime pas les Français, que je déteste parler leur langue et recevoir leurs visites. Si cela ne dépendait que de moi, je vous chasserais sans délai.”

A Magdebourg, en Saxe, les prisonniers visités par l’abbé Guers campaient sous des baraquements en ruines, couchés sur de la paille pourrie, ruisselante d’eau. Ils étaient minés par des fièvres horribles, décimés par d’affreuses maladies, rongés vivants par d’épouvantables ulcères. *Onze cent quatre-vingt-treize* de ces malheureux succombèrent à cet affreux régime, et ceux qui résistèrent perdirent pour toujours la santé.

A Torgan, nos infortunés soldats, exposés sous la tente au froid le plus intense, étaient en outre l’objet des plus cruels sévices. Sur 10,000, *onze cent trente-quatre* moururent !

A Hettin, dans la Prusse Orientale, le général Vogel Von Falkestein, dont nous avons déjà parlé à propos des otages, véritable tigre assoiffé de sang, traita plus mal que des forçats les malheureux prisonniers remis à sa garde et prit un infernal plaisir à les faire mourir de misère.

A Ulm, les prisonniers détenus dans les horribles casemates de la citadelle Wilhemsberg, eurent à subir d’inimaginables souffrances, dont un émule de l’abbé Guers, le R. P. Joseph, auteur du livre intitulé *la Captivité à Ulm*, a fait dans les termes suivants l’émouvant récit :

“ Volontiers, dit le Père Joseph, je comparerais les casemates aux *ergastula* des anciens. Bâties à un ou deux étages sous terre, sans fenêtres, elles ne reçoivent la lumière que par de rares ouvertures qu’on était obligé de boucher avec de la paille dans les froids excessifs. Les pauvres captifs étaient alors dans une obscurité complète. Il en résulta beaucoup de maladies d’yeux. Plusieurs, en

sortant de là, ne voyaient plus la lumière du jour. D'autres perdaient la vue à la nuit tombante et ne supportaient plus les lueurs de la lampe ou de la chandelle. Les infirmités contractées de la sorte sont incalculables.

Dans les temps secs, le séjour de ces lieux horribles était encore tolérable, mais lorsque arrivaient les pluies ou le dégel, ils étaient inhabitables.

L'eau suintait à travers les voûtes et les murs et coulait dans les étroits corridors. L'humidité pénétrait les vêtements et les paillasses.

“ Toutes ces causes d'insalubrité engendrèrent de nombreuses maladies, qui trop souvent se terminèrent par la mort. Et combien, parmi les survivants, conservèrent toute leur vie les traces indélébiles de ces souffrances ! ”

A Coblenz, la condition de nos malheureux soldats n'était pas moins lamentable.

Laissons parler à ce sujet un journaliste anglais, M. Archer Burton, qui, à la date du 5 novembre 1870, fit paraître dans le *Times*, journal pourtant très hostile à la France, les lignes que voici :

“ Les infortunés captifs, dit l'écrivain anglais, sont dans une situation indescriptible.

“ Trente mille prisonniers sont attribués à Coblenz et beaucoup d'entre eux sont à l'état d'inanition, affaiblis au point d'être réduits à tendre, non pas la main, mais la bouche pour recevoir des aliments. La dysenterie et le typhus les déciment.

“ Un docteur qui sort de visiter la casemate Osterstein où 2,000 hommes sont réunis, assure qu'ayant déplacé un monceau de paille qu'il avait vu remuer, il y avait découvert trois agonisants, quatre cadavres gisaient quelques pas plus loin. Il ajoute qu'on attend la mort d'une quarantaine de prisonniers, et que la majorité de ces hommes est dans un état déplorable au dernier degré.”

Comme on le voit, le traitement infligé à nos soldats prisonniers en Allemagne, dépasse dans son atroce réalité tout ce qu'on aurait pu imaginer.

Évidemment le nombre considérable de prisonniers français créait de sérieuses difficultés pour leur internement; néanmoins il eût été facile d'en loger un grand nombre dans certaines casernes, dans les édifices publics, les fabriques dont beaucoup chômaient alors.

En tous cas, on aurait toujours pu leur construire des baraquements suffisamment solides et salubres, et l'on aurait dû, tout au moins, les traiter avec humanité au lieu de les soumettre au plus épouvantable régime

Terminons ce chapitre par quelques mots sur la façon dont les Allemands soignaient, dans leurs hôpitaux, nos prisonniers malades.

Sans doute, dans quelques-uns de ces hôpitaux, notamment ceux du grand-duché de Bade, nos soldats ne furent pas traités avec trop d'inhumanité, mais hélas! presque partout ailleurs, les soins les plus nécessaires leur firent défaut, et les locaux où on les transportait offraient le spectacle de la plus répugnante malpropreté.

Pour l'édification du lecteur, il nous suffira de citer à ce propos quelques passages pris au hasard dans le livre de M. l'abbé Guers.

“ Nous renouons, dit-il, à décrire l'horrible spectacle qui s'étale de toutes parts dans l'hôpital de Kienlesberg, près d'Ulm.

“ Quelles couleurs pourraient jamais reproduire l'infection de l'atmosphère, la pourriture des chairs, la putréfaction vivante!...

“ A l'hôpital de Revensberg près de Magdebourg, nos malades entassés les uns contre les autres, étaient la proie de toutes les contagions. Nos soldats épuisés s'accroupissaient dans un coin, et expiraient silencieusement. D'autres succombèrent de faiblesse. Plus de 2,000 Français, à la

fin de l'année, râlaient à Magdebourg dans les étreintes de la contagion."

C'est à Torgau, en Saxe, que nos pauvres malades furent le plus maltraités.

Laissons encore ici parler l'abbé Guers.

" Pour eux, dit-il, *l'inspecteur civil, un vrai sauteur, ne voulait rien organiser. Les infirmiers, véritables brutes, les laissaient pourrir dans l'ordure sans même les approcher, leur jetant à peine le morceau de pain alloué.*

" M. l'abbé Gallo, que nous avons déjà rencontré à Minden, et M. l'abbé Jacques, son compagnon, se trouvent sans ressources et sans secours en présence de tant d'infortune que leur héroïsme sublime ne peut alléger."

Et dire que tandis que les Français captifs en Allemagne subissaient les plus abominables traitements, tandis que nos soldats malades en exil mouraient presque tous faute de soins dans d'immondes ambulances, les prisonniers allemands étaient traités par nous aussi bien que nos propres soldats, les malades ennemis avec autant de dévouement que s'ils eussent été Français !

" Quel contraste frappant, quel spectacle offert au monde !

" D'un côté des barbares exerçant de basses vengeances contre des vaincus, d'autre part un peuple chevaleresque tendant une main amie à ceux que le hasard des batailles avait fait tomber en son pouvoir !

" L'histoire impartiale a déjà dit de quel côté étaient la civilisation et l'humanité. "

XIII

LE RAPT DE L'ALSACE-LORRAINE.

Après avoir, alors que la France se débattait sous leur étreinte, violé sans scrupule toutes les lois de la guerre, l'Allemagne, quand la Fortune aveugle se fut prononcée en sa faveur, a cyniquement foulé aux pieds le droit public

moderne qui veut que les peuples ne soient plus partagés par les puissants de la terre comme de vils troupeaux.

En arrachant des flancs de la France mutilée l'Alsace et la Lorraine, nos ennemis ont porté une atteinte sacrilège au principe fondamental de toute justice, qui exige qu'avant l'annexion d'un pays, le peuple qui l'habite soit appelé à statuer sur son propre sort.

Ce principe sauveur, la France l'avait autrefois loyalement observé à l'égard de Nice et de la Savoie, et l'Italie elle-même, pourtant peu scrupuleuse d'habitude, n'a pas osé l'enfreindre quand elle s'empara de Rome.

En déclarant que la force prime le droit, en incorporant au nouvel empire germanique 1,500,000 Français, Bismarck a porté un défi à la civilisation, fait reculer le progrès et la justice, ressuscité les traditions barbares, et semé entre la France et l'Allemagne les germes d'une nouvelle guerre d'extermination.

Jamais aucune paix sincèrement acceptée n'existera entre ces deux pays, tant que l'Alsace et la Lorraine resteront chargées de fers.

Ces vérités essentielles ont été exprimées avec une incomparable noblesse de langage par les députés de ces malheureuses provinces, quand ils vinrent protester devant l'Assemblée nationale siégeant à Bordeaux, contre le plus douloureux des sacrifices.

Ce fut M. Keller qui le premier monta à la tribune, et voici en quels termes il s'exprima :

“ Notre honneur, à nous, demeure entier. Pour rester Français nous avons fait tous les sacrifices, et sommes prêts à les faire encore.

“ Nous voulons rester Français, nous resterons Français. Il n'y a pas de puissance au monde, il n'y a pas de signature ni de l'assemblée ni de la Prusse qui puisse nous empêcher de rester Français.

“ J'ai tenu, avant de quitter cette enceinte, à protester

comme Alsacien et comme Français, contre un traité qui est une injustice, un mensonge, un déshonneur, et si l'Assemblée devait le ratifier, d'avance j'en appelle à Dieu vengeur des justes causes, j'en appelle à la postérité qui nous jugera les uns et les autres, j'en appelle à tous les peuples qui ne peuvent pas indéfiniment se laisser vendre comme un vil bétail.

“ J'en appelle enfin à l'épée de tous les gens de cœur, qui le plus tôt possible déchirerons ce détestable traité.”

A la fin de la séance, quand le sacrifice fut consommé, M. Grosjean, député alsacien, monta à la tribune, et d'un ton très simple et très digne, prononça les paroles suivantes :

“ Je suis chargé par tous mes collègues des départements de la Moselle, du Bas-Rhin et du Haut-Rhin présents à Bordeaux, de déposer sur le bureau, après en avoir donné lecture, la déclaration que voici : — Les représentants de l'Alsace et de la Lorraine ont déposé avant toute négociation de paix, sur le bureau de l'Assemblée nationale, une déclaration affirmant de la manière la plus formelle, au nom de ces provinces, leur volonté et leur droit de rester Français.

“ Livrés au mépris de toute justice et par un odieux abus de la force à la domination de l'étranger, nous avons un dernier devoir à remplir. Nous déclarons encore une fois nul et non avenu un pacte qui dispose de nous sans notre consentement.

“ La revendication de nos droits reste à jamais ouverte, à tous et à chacun, dans la forme et dans la mesure que notre conscience nous dictera.

“ Au moment de quitter cette enceinte où notre dignité ne nous permet plus de siéger, et malgré l'amertume de notre douleur, la pensée suprême que nous trouvons au fond de nos cœurs, est une pensée de reconnaissance pour ceux qui, depuis six mois, n'ont pas cessé de nous défendre, et d'inaltérable attachement à la France dont nous sommes violemment arrachés.

“ Nous vous suivrons de nos vœux, et nous attendrons, avec une entière confiance dans l'avenir, que la France reprenne le cours de ses glorieuses destinées.

“ Vos frères d'Alsace-Lorraine, séparés en ce moment de la famille commune, conserveront à la France absente une affection filiale jusqu'au jour où elle viendra reprendre sa place à leurs foyers.”

Patriotisme admirable ! Voici plus d'un quart de siècle que cette éloquente protestation a été faite et l'on pourrait croire qu'elle date d'hier.

Tels ils étaient il y a 27 ans, tels ils sont encore aujourd'hui, nos frères d'Alsace-Lorraine, en dépit des promesses qu'on leur prodigue pour provoquer leur apostasie, en dépit des persécutions et des violences exercées sur eux pour décourager leur fidélité.

Partout, dans leur pays, la délation, l'espionnage, la terreur. Un mot imprudent, un mot d'amour à l'adresse de la France, fait traduire les plus honorables citoyens devant des juges impitoyables dont la sentence est rédigée à l'avance.

L'emprisonnement, l'amende, la confiscation des biens, la détention dans de lointaines forteresses, rien n'est épargné aux citoyens courageux qui conservent le souvenir vivace de la patrie absente et osent laisser percer leurs sentiments à cet égard.

En même temps, il n'est pas de moyen que les Allemands n'emploient pour extirper de l'Alsace-Lorraine tout ce qui peut rappeler la France.

Proscrite des écoles, notre langue ne peut même plus figurer maintenant sur les devantures des magasins et les étiquettes des marchandises.

Les Allemands ont fait plus encore : non contents de persécuter les vivants, ils ont déclaré la guerre aux morts en prohibant les inscriptions françaises dans les cimetières.

Et pourtant, rien n'y a fait ; plus les bourreaux de

l'Alsace-Lorraine multiplient leurs persécutions, moins la germanisation du pays fait de progrès.

A chaque élection qui s'est produite depuis 27 ans, partout où les flots de l'immigration n'ont pas submergé la population indigène, l'Alsace-Lorraine a affirmé par ses votes sa foi patriotique, son amour de la France, son horreur du conquérant.

D'autre part, quel touchant spectacle de voir chaque année des centaines de jeunes gens abandonner leur famille, leur pays, subir la confiscation de leurs biens, encourir un perpétuel bannissement, pour se soustraire au service de l'Allemagne et venir s'abriter sous les plis du drapeau tricolore !

L'Alsace-Lorraine veut redevenir française et le redeviendra, car jamais on ne fonde sur la violence et l'injustice rien de solide ni de durable.

Strasbourg et Metz feront retour à la France, parce que le temps où la force primait le droit n'est plus, et que nous entrons dans une ère nouvelle, celle qu'une voix auguste a déclaré devoir être l'ère de la "justice et de l'équité."

XIV

CONCLUSION.

Notre tâche est maintenant terminée.

Nous avons démontré que nos impitoyables ennemis n'ont pas cessé, pendant la dernière guerre, de fouler aux pieds le droit des gens et d'agir en dehors de la civilisation.

Envahisseurs cupides, ils ont rançonné, pillé, dévalisé nos villes et nos campagnes; incendiaires farouches, ils ont sans nécessité promené la torche dans les chaumières et les palais; misérables assassins, ils ont fusillé des prisonniers militaires, passé par les armes d'inoffensifs

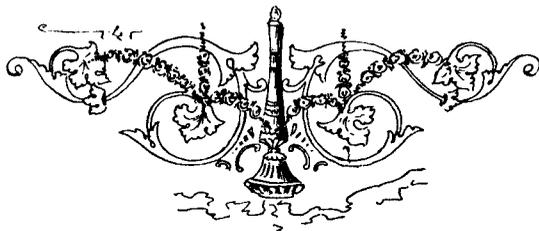
citoyens ; hideux proscripteurs, ils ont déporté en Allemagne, comme otages, des centaines de pères de famille ; insensibles à la voix de la civilisation, sourds au cri de l'humanité, ils ont systématiquement dirigé leurs boulets sur nos hôpitaux, nos ambulances ; modernes Vandales, ils ont fait la guerre à la science, détruit nos musées, nos bibliothèques ; barbares au cœur de pierre, ils ont maltraité nos soldats prisonniers, nos malades, refusé de secourir nos blessés.

Enfin, ils ont amputé la France de la chair de sa chair.

En un mot, dignes émules de leurs lointains ancêtres les Cimbres et les Teutons, ils ont foulé aux pieds le droit et la justice, souillé leurs mains du sang le plus pur et le plus innocent, chargé leur conscience des plus criminels forfaits. L'humanité toute entière a protesté contre de telles infamies, qui sont un opprobre pour la civilisation et que les générations nouvelles ont, en France, le devoir de ne pas oublier, car le souvenir des maux passés est nécessaire aux peuples qui veulent revivre et préparer l'avenir.

Camille Derouet.

FIN



CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(*Suite*)

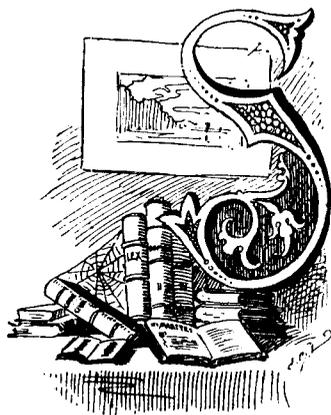
En revanche, toutes les opinions littéraires ou artistiques qu'il émettait étaient reçues comme autant d'oracles. M. Voisin confessait volontiers son infériorité et traitait avec un véritable respect tout ce qui sortait de la bouche ou de la plume de Charles. Celui-ci, dont l'imagination s'était considérablement échauffée à la lecture des romans et à la représentation de quelques tragédies, se permettait d'écrire de temps à autre soit des vers, soit de petits essais en prose, qui, loués outre mesure, lui donnèrent une haute opinion de son propre mérite. Comparant l'attrait d'une existence toute littéraire à l'affreux métier de procureur, le mélodieux idiome de la poésie avec les accents enroués de la chicane ; opposant la douce pensée d'intéresser à son sort toutes les jeunes personnes un peu sentimentales qui ne manqueraient point de sympathie pour un poète de dix-sept ans, à la triste satisfaction d'étonner par sa faconde le vulgaire des plaideurs et des huissiers, il en vint à demander pourquoi l'on préférerait ainsi les épines aux roses, et le terre à terre des professions aux sublimes inspirations du génie.

Il s'exalta même au point de former le projet de réaliser, dès qu'il le pourrait, tout ce qu'il possédait dans

le pays pour aller vivre à Paris, où il comptait, avec le temps et du travail, éclipser le plus grand nombre des réputations du jour. Et, chose étrange, cette modeste entreprise ne reçut nullement l'improbation de Henri Voisin, qui avoua de son côté qu'il ne s'occupait de gagner un peu d'argent que pour se donner la satisfaction de visiter l'Europe, seule partie du monde où les intelligences d'élite pouvaient se trouver à l'aise. Il était bien entendu, cependant, qu'en bons patriotes, après avoir brillé dans l'ancien monde, ils reviendraient tous deux éclairer de leurs lumières leur commune patrie.

VII

CAPRICE ET DEVOIR.



I le bonheur de l'homme consiste dans l'accomplissement de ses devoirs, une disposition de l'esprit qui lui fait préférer à tout son plaisir du moment, doit finir par empoisonner son existence. Cette tendance, soit que l'on couvienne de l'appeler caprice, fantaisie, légèreté de caractère, esprit romanesque, suivant les divers aspects sous lesquels elle se développe, devient une véritable tyrannie pour celui qui ne sait pas y résister dès le principe. Les plus beaux talents, les cœurs les plus généreux, ont été souvent frappés d'impuissance sans que personne ait pu s'en rendre compte ; des hommes d'avenir et de fortune sont quelquefois descendus degré par degré de leur haute position, au grand étonnement de la foule et à leur propre étonnement ; tandis

que, en interrogeant le souvenir des luttes intérieures de leur âme, ils se seraient convaincus que bien loin d'acquérir de l'énergie en se rendant indépendante, leur volonté était devenue nulle par l'excès même de son indépendance, le jour où ils s'étaient dit pour la première fois : je ne ferai pas maintenant ce qui est utile, je ferai d'abord ce qui m'est agréable.

Il y a dans la vie un âge où l'on ne saurait être trop en garde contre ce danger, c'est le moment de la transition de l'adolescence à la virilité ; c'est l'époque de l'initiation à la vie réelle et active, au sortir de la vie méditative des études collégiales. Les jeunes gens qui ont plus d'imagination que de jugement et de sensibilité, se laissent aller plus volontiers que les autres à l'habitude de la fantaisie et du caprice, qui les éloigne des affaires sérieuses. La cupidité ou l'ambition en arrache un grand nombre à ces funestes hallucinations ; la sainte pensée du devoir en sauve aussi quelques-uns ; mais beaucoup succombent à cette étrange maladie de l'intelligence. La fougue des passions, à quelques excès qu'elle puisse nous porter, est moins dangereuse ; elle a son temps, elle fait un effort ; mais elle ne paralyse pas, elle n'anéantit point au même degré la volonté et l'action.

Le vampire de l'Inde, qui se colle amoureusement à la peau de sa victime, et l'endort par le bruit cadencé de ses ailes et le dangereux parfum qu'il exhale, ne produit pas une débilité, un engourdissement, une prostration plus complète que l'épuisement qui résulte à la longue de la constante recherche d'un bien-être imaginaire. Ce n'est que longtemps après que l'on s'est habitué à la préférence du beau à l'utile, du plaisant au sérieux, des événements extraordinaires aux choses communes de la vie, de l'idéal au positif, du coloris, de l'ombre, de l'apparence à la réalité, que l'on s'aperçoit des ravages qu'elle a faits dans notre esprit ; mais alors il est trop tard, le temps perdu ne

se retrouve plus ; l'on est resté à regarder la lune, les étoiles, le beau ciel bleu, les montagnes pittoresques, et tout le reste ; c'est bien poétique, mais, pendant ce temps, les autres qui ne regardaient point, ont marché, et le dépit de se trouver en arrière rend inutile le peu d'énergie qui nous reste : il faut rester là !

Le premier symptôme de cette maladie (car nous l'avons dit et nous le maintenons, c'est là une véritable maladie de l'intelligence) se manifeste par un dédain inexprimable pour les choses utiles et profitables, une aversion involontaire pour l'espèce d'occupation qui nous est imposée par notre devoir ou par notre intérêt. En même temps survient un vertige, une inquiétude, une impatience fiévreuse qui nous porte vers la chose du monde la moins prévue et la moins ordinaire. Un mot, une ligne, un coup d'œil, un son, un rayon de soleil, un souvenir, suffisent pour éveiller dans notre âme un goût nouveau qui devient tout de suite impérieux, irrésistible. Et voilà que, sans raison, sans motif apparent, sans l'avis de personne et souvent contre l'avis de tout le monde, on met de côté ou l'on néglige une étude importante des affaires sérieuses, une perspective honorable ou lucrative pour se livrer tout entier à la chimère qui nous poursuit. Et l'homme charitable qui viendrait nous avertir de notre erreur, celui qui voudrait chasser cette vilaine chimère qui s'est cramponnée à notre imagination, celui-là, nous vous l'assurons, serait fort mal reçu. Il n'y aurait point d'épithète assez forte, de procédé assez brusque pour lui exprimer tout le mécontentement qu'il nous cause. Pendant quelque temps c'est un zèle, une ferveur, une activité dévorante pour l'étude, la personne, le divertissement, la passion ou la chose quelconque dont on s'est épris. Tout se rapporte à cette chose : ce qu'on lit, ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qu'on rêve ; cette chose-là est dans tout. On prend en grippe tout ce qui ne s'assi-

mile pas à l'unique pensée que l'on a. Ne me parlez point de ceci, je ne saurais m'occuper de cela ; voilà l'argument sans réplique avec lequel on repousse tout ce qui ne tombe pas dans nos idées du moment. On suppose aux autres, bon gré mal gré, la même passion ; on les entretient sérieusement de sa chimère, on les en croit enthousiasmés, on le croit tout de bon ; c'est comme un verre coloré que l'on porterait sur les yeux et qui nous ferait tout voir d'une même couleur.

Un bon matin, cependant, et c'est presque toujours au moment où l'on goûte les plus douces jouissances, au moment où l'on a déjà triomphé des plus insurmontables obstacles, au moment où l'on est sur le point de recueillir quelques fruits de ses peines, on se réveille sans sa chimère !... Qu'est-elle devenue ? Est elle sortie par la porte, par la fenêtre ou par la cheminée ? On n'en sait rien ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est disparue. Alors tout ce qui a rapport à ce caprice d'hier, en attendant le caprice de demain, n'est plus tolérable pour un seul instant. Tout ce qui se rattachait de près ou de loin à ce charme rompu, tout ce qui rappelle par l'imagination, par la vue, par l'ouïe, par l'odorat, ou n'importe comment, cette illusion dissipée, est ennuyeux, cruel, odieux. L'ami plein de sollicitude, le même qui a voulu d'abord chasser votre chimère, mais qui ensuite l'a prise en pitié et a fini par s'en accommoder, cet ami converti avec tant de peines, si dans ce moment il vient vous parler de votre goût, de votre penchant qu'il croit de bonne foi devoir être éternel, ce pauvre ami est alors d'autant plus maltraité que, n'osant lui avouer ce qui en est, vous êtes forcé de lui chercher une querelle atroce pour donner cours à votre mauvaise humeur.

Quelquefois, à l'instant précis où le désenchantement vous est venu, vous saviez vous-même que vous étiez sur le point de réussir, vous touchiez de la main au succès ; il

ne vous restait qu'à faire un effort moindre que tous ceux que vous aviez faits jusqu'alors ; mais c'est impossible, vous êtes frappé d'impuissance, la force mystérieuse qui vous soutenait vous a abandonné : il ne s'agirait que de lever le petit doigt, vous ne le pourriez pas, vous ne le voudriez pas !

La malaise, l'ennui, le dégoût qui forment cette nouvelle phase de la maladie ne sauraient se peindre. On est mécontent de l'univers et de soi-même. Fort heureusement cela ne dure pas. La crise que l'on éprouve ne tarde pas à enfanter un nouveau caprice qui se termine comme le premier, et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement et à l'ineptie.

Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il ne reste rien de tout cela. Il y a une fatalité qui veut que rien n'arrive à terme et qui porte l'homme capricieux à détruire lui-même son ouvrage. Il semble même ne travailler qu'à la condition expresse qu'il ne restera aucune trace de ses efforts. Du moment que son œuvre menace de devenir utile à lui-même ou à la société, il s'arrête et ne va pas plus loin dans l'hallucination continuelle qu'il éprouve ; il arrange la veille sa journée du lendemain, et si quelque événement imprévu vient y changer quelque chose, serait-ce l'occasion de faire sa fortune, il s'estimerait vraiment malheureux ; mais il n'est jamais si exaspéré que lorsqu'il se voit arraché à ses rêves par un devoir qu'il lui faut remplir.

Le devoir est, en effet, l'ennemi juré du caprice. L'un commande et l'autre désobéit. Tandis que l'un prêche avec gravité et avec onction, l'autre ne fait que rire, chanter et se moquer. Tandis que l'un bâtit avec courage des monuments de granit, l'autre élève des châteaux de cartes. Avec l'un, c'est la jouissance d'abord et le dégoût à la suite ; avec l'autre, c'est le travail d'abord et ensuite la jouissance. Le devoir redoute le caprice, tout en le méprisant, le caprice se rit du devoir et le hait

parce qu'il l'estime. Le devoir nous commande rudement pour commencer ; il ne gagne nos bonnes grâces qu'à la longue ; le caprice nous enchante et nous séduit pour se rendre maître ; puis, quand il est maître, il nous tyrannise sans relâche. Le devoir, c'est la prière humble et fervente, c'est le travail modeste et assidu, c'est la raison lucide, c'est la charité héroïque, c'est l'économie discrète et prévoyante ; le caprice, au contraire, c'est l'extase folle et orgueilleuse, l'oisiveté dédaigneuse, la volupté exigeante, l'insoumission railleuse, le sophisme inconséquent, l'égoïsme étroit, le luxe corrupteur et ruineux.

Nous avons dit que cette maladie du caprice prenait naissance dans les rêves et la mélancolie qui suivent les dernières années des études scolastiques et accompagnent beaucoup de jeunes gens à leur entrée dans le monde ou dans l'état religieux. L'incertitude, le malaise, l'irrésolution où les plonge cette funeste alternative d'un choix limité dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, contribue puissamment, chez un grand nombre, à augmenter ces dangereuses prédispositions de l'âme et à les livrer pieds et poings liés au redoutable ennemi que nous venons de peindre.

C'est précisément ce qui arrivait à Charles Guérin dans le temps où M. Voisin cultivait son amitié. Pendant quelques jours, les gracieux fantômes que la lettre de Louise avait évoqués bien innocemment dans son imagination firent tous les frais de ses rêveries. Une alliance avec Clorinde Wagnaër lui ouvrait en effet une perspective des plus riantes. Il assurait par là, du même coup, et son bonheur, et celui de sa famille, et il s'épargnait à lui-même la tâche de défendre contre la cupidité de M. Wagnaër l'héritage paternel, tâche qui lui était dévolue par le départ de son aîné. On sait que, malgré la recommandation de Pierre, madame Guérin tenait plus que jamais à ses propriétés. L'espoir de la fortune et du repos

et la piété filiale s'alliaient donc à la poésie et au roman pour embellir Clorinde, dont Louise, sa nouvelle amie, n'avait point fait un trop vilain portrait. Clorinde fut donc pour notre étudiant la dame *de ses pensées* et en son honneur il affronta les études les plus ennuyeuses et attaqua les articles et les commentaires les plus rébarbatifs de la *Coutume de Paris* avec tout le dévouement d'un véritable chevalier.

Cela ne dura pas longtemps. Il lui vint à l'idée qu'il serait peu noble de devoir tant de choses à une femme, à la fille unique d'un ennemi de sa famille. Peut-être mademoiselle Wagnaër tiendrait-elle quelque chose du caractère de son père et reprocherait-elle un jour à son mari ce bien qu'elle lui aurait fait. Peut-être l'antipathie de de famille ne se dissiperait point tout à fait, et sa mère et sa sœur auraient à souffrir dans leurs affections par la position nouvelle que leur ferait cette union. Combien plus poétique et plus noble ne serait pas un mariage dans lequel, *lui*, donnerait le bonheur, la richesse, la considération à une jeune fille pauvre et obscure qui *lui* devrait tout et dont la vie ne serait qu'un tissu d'amour et de reconnaissance ! D'ailleurs, parmi les romans que lui faisait lire son ami Voisin, il ne s'en trouvait pas un seul où l'homme fût obligé à la femme pour son existence ; au contraire, l'héroïsme et le désintéressement procédaient toujours de la plus vilaine portion du genre humain. Il en était de même aussi dans toutes les romances qu'il entendait chanter. Une jeune fille n'avait jamais autre chose à donner que son cœur. En conséquence, mademoiselle Wagnaër avec sa taille élancée et ses cheveux noirs, et malgré sa dot, ou plutôt à cause de sa dot, ne fit qu'une bien courte apparition dans les rêves de Charles Guérin. Il ne fut pas amoureux d'elle plus de quinze jours.

En même temps disparut la belle passion de l'étude du

droit, passion peu durable de sa nature, nous l'avouons, et qui a besoin d'être excitée et fortifiée par quelque puissant motif.

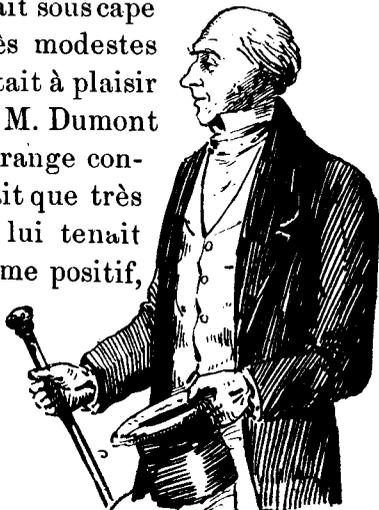
Dès ce moment, notre héros prit place parmi cette nombreuse catégorie d'étudiants qui, suivant l'expression tout à fait pittoresque de M. Dumont, font leurs études *à cheval sur un roman*. Disons à la louange de Charles qu'il multipliait *les relais* et qu'il dévorait avec une inconcevable rapidité volumes après volumes. Dans un de ces livres, il lui arriva une fois de rencontrer un couple d'amoureux qui s'étaient vus la première fois de leur vie dans un bois, en faisant chacun de son côté une excursion botanique. L'auteur profitait de cette circonstance pour intercaler dans son ouvrage un éloge pompeux de la *Flore* de son pays; trois ou quatre chapitres étaient occupés par des descriptions scientifiques, dans lesquelles on n'avait pas omis le moindre graminée de la terre natale. Charles trouva cela admirable, et il se prit à l'instant même d'une passion tout à fait touchante pour la botanique. Il lui fallait un herbier, sans cela il ne pouvait plus vivre. Le temps était mal choisi; c'était dans l'hiver. Faute de mieux, il se vit forcé de se rabattre sur les lichens et autres cryptogames qu'il se procura à grande peine sur les murs des fortifications, sous la neige et le verglas; il passait des soirées entières à les examiner à la loupe et il y découvrait des mondes de merveilles. Un jour, M. Dumont le surprit qui contemplait avec intérêt une *moisissure* au fond de son encrier, et comme le vieux procureur parut s'étonner de cette sorte d'occupation, notre homme en prit occasion d'enseigner à son patron tout ce qu'il avait appris dans Linnée, Jussieu et de Candolle; mais le bonhomme ne tarda pas à interrompre le jeune savant pour lui faire remarquer qu'il ne poussait point de cryptogames au fond des encriers, lorsqu'on avait soin de les vider et de les emplir alternativement;

observation dont la justesse était accablante pour le pauvre Charles, qui n'avait pas écrit une ligne depuis plus d'une semaine.

Une autre fois, il tomba sur une *nouvelle*, dans laquelle un jeune homme était devenu éperdument amoureux d'une jeune fille, rien qu'à voir sa silhouette se dessiner le soir sur le mur vis-à-vis de sa demeure ; tout de suite il ne rêva plus que silhouettes. Tous les soirs, de sept à neuf heures, accompagné de son ami Voisin, qui feignait de partager son enthousiasme pour les profils, Charles parcourait la rue Saint-Louis et la rue Saint-Jean, faisant la chasse aux silhouettes. Il faillit devenir amoureux d'une très grosse et très laide épicière dont l'ombre lui apparut un soir entre une caisse de thé et un pain de sucre. Heureusement qu'une visite faite à son comptoir sur-le-champ lui prouva qu'il ne fallait pas toujours prendre les silhouettes au sérieux. Il en fut quitte pour une demi livre de café qu'il se vit dans l'obligation d'acheter.

Si d'un côté Henri Voisin riait sous cape des extravagances encore très modestes de son futur rival, dont il montait à plaisir l'imagination, d'un autre côté, M. Dumont s'alarmait à bon droit de l'étrange conduite de son clerc, qui n'écrivait que très peu, étudiait encore moins, et lui tenait des discours auxquels lui, homme positif, avait de la peine à trouver le sens commun.

M. Dumont était un avocat de la vieille école, honnête, laborieux, modeste, savant, très *chérant* envers les clients riches, très indulgent envers les pauvres et, au demeurant, le plus intrépide chicanier du barreau. Au physique, c'était un petit homme sec, se redressant de son mieux



dans sa petite taille, toujours scrupuleusement vêtu de noir et *cravaté* de blanc, vif, gai, spirituel, lorsqu'il n'était point tracassé par les plaideurs, très brusque et très maussade parfois, et aussi intelligent que le donnait à croire son large front chauve, ses yeux brillants, son nez aquilin, et tout l'ensemble de son expressive physionomie.

Il avait été le compagnon d'études et l'ami intime de M. Guérin et il prenait le plus grand intérêt aux succès de Charles. Quoique très indulgent pour les erreurs et les folies de la jeunesse, M. Dumont ne les considérait que comme un délassement et une diversion et il eût volontiers pardonné à son nouveau clerc quelques escapades semblables à celles que lui-même avait commises dans son jeune temps, s'il eût montré quelque goût pour la profession, quelque zèle pour la besogne du bureau... Mais lorsqu'il voyait tous les matins, ou plutôt tous les après-midis, M. Charles Guérin arriver à l'étude d'un air soucieux et dégoûté, ne faire d'ouvrage que tout juste ce qu'on lui prescrivait et s'en acquitter très mal, distraire les autres clers, en leur parlant sans cesse littérature, théâtre, musique, botanique et le reste, se jeter, dès qu'il avait un moment à lui, sur quelque roman qu'il cachait sous son pupitre, M. Dumont hochait la tête et disait : voilà un jeune homme qui ne fera rien de bon.

Il délibéra même s'il n'écrirait pas à madame Guérin pour l'informer du peu de dispositions que manifestait monsieur son fils à l'égard de la science profonde du droit, et de la science aussi noble à ses yeux de la procédure : mais par pitié pour la pauvre mère, il avait résolu d'attendre encore quelque temps, lorsqu'il reçut la visite d'un de ses beaux-frères, riche cultivateur d'une des plus belles paroisses du district de Montréal.

M. Jacques Lebrun était resté veuf de bonne heure, avec une fille unique qu'il avait eue de son mariage avec Mlle Dumont. Quelques affaires de succession qu'il

avait à régler et le désir de voir la capitale où il n'était jamais venu l'avaient amené à Québec. En entrant dans l'étude de l'avocat, il fut vivement frappé de la physionomie intéressante de Charles, mais il ne tarda pas à remarquer l'air ennuyé et un peu maladif du jeune homme. Comme nos bons habitants déguisent rarement leur pensée, M. Lebrun ne put s'empêcher de dire : Mon Dieu, voilà un monsieur qui aurait un terrible besoin de la campagne ! Pour le sûr que, s'il bûchait une demi corde de bois tous les matins, il prendrait bien vite meilleure apparence."

Là-dessus, enchanté de trouver un prétexte de se débarrasser pour quelque temps de notre héros dont les manières d'agir lui déplaisaient de plus en plus, et pensant aussi qu'une promenade à la campagne lui rendrait peut-être un peu d'énergie, M. Dumont fit à son beau-frère la proposition d'emmener effectivement avec lui M. Guérin, si toutefois, ajouta-t-il, cela convenait à l'un et à l'autre.

Charles, comme tous les gens romanesques, amateur par-dessus tout du neuf et de l'imprévu, faillit accepter sur-le-champ ; mais comme ce voyage devait être un des premiers actes d'indépendance de sa vie d'étudiant, il demanda une journée pour se décider et résolut de consulter ses amis Jean Guilbault et Henri Voisin.

Le soir même il réunit ce grave aréopage dans sa mansarde, et après *mûr délibéré*, il fut dit d'une voix unanime que le voyage se ferait. Nous n'entrerons point trop avant dans les motifs de cette décision en ce qui concerne l'un des trois amis : nous dirons seulement que Jean Guilbault, pour sa part, en envoyant son ami à soixante et quelques lieues de Québec, n'avait point d'autre objet en vue que d'aider à rompre, par une diversion un peu longue, la trame des illusions dangereuses dont il le voyait obsédé.

Comme ils causaient ensemble de leurs goûts et de leurs inclinations, Charles avouait qu'il avait éprouvé un instant une prédilection toute particulière pour l'étude du droit, prédilection qui s'était changée bien vite en une aversion profonde. Henri Voisin assurait, au contraire, que la loi et la procédure lui avaient toujours paru en elles-mêmes des choses détestables, mais qu'il s'y était cependant livré avec ardeur, malgré tous ses dégoûts, ce dont il ne pouvait se rendre compte.

—Je comprends bien cela, dit Jean Guilbault : c'est que toi, Charles, tu travailles par caprice, et toi, Henri, par intérêt.

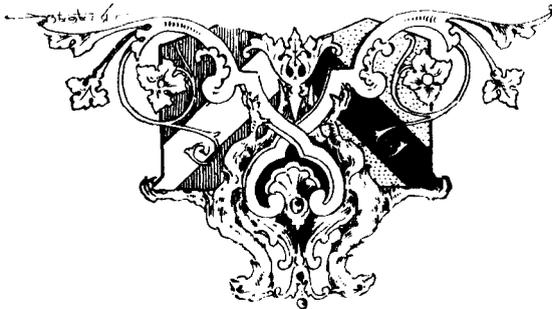
—Et toi, donc ? dirent-ils tous deux.

—Moi, reprit l'étudiant en médecine, moi ? *je travaille par devoir.*

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Pierre-J.-Q. Chauveau.

(A suivre)



CHRONIQUE DU MOIS

LA guerre entre l'Espagne et les États-Unis n'a pas fait, depuis un mois, de progrès bien rapides, et il est plus difficile d'en préciser le terme que d'en prévoir l'issue. La plupart des nouvelles qui nous arrivent et qui sont toutes de source américaine, demeurent sans confirmation, ou sont formellement contredites. En attendant, les journaux américains ne cessent de répéter que Dewey est un dieu et que Schley est son prophète. Un sénateur, qui cherche à prendre les devants sur l'histoire, a même déclaré, en termes plus énergiques que dignes, que les faits d'armes des généraux et des amiraux américains "dégottent" tout ce qui s'est fait pendant ce siècle. Évidemment, Mrs Malaprop n'avait pas tort de dire : *Comparisons are odorous* : celle-là sent son gascon d'une lieue.

Il n'en est pas moins vrai que le bombardement de Porto-Rico n'a pas été un succès, que l'amiral Sampson a bien fait de mettre de l'eau dans son vin, et que l'insaisissable Cervera cause bien des ennuis à nos voisins, qui ont hâte de mettre un point final à cette page de leur histoire. Le Cid s'est bien écrié :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire ;

mais le Cid n'était qu'un Espagnol, et les futurs vainqueurs de ses descendants ont bien changé tout cela !

*
* *

Ce n'est pas d'hier que les États-Unis tentent de ravir Cuba à l'Espagne. Dans des études extrêmement intéressantes, publiées d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*,

puis réunies en un volume sous le titre de *l'Espagne, Cuba et les États-Unis*, M. Charles Benoist rappelle fort heureusement les paroles suivantes, prononcées en 1823, par M. Adams, alors secrétaire d'État :

“ Il y a des lois de gravitation politique autant que de gravitation physique ; et, si une pomme détachée par la tempête de l'arbre qui l'a produite, ne peut que tomber par terre en vertu des lois de la gravité, ainsi Cuba, séparée par la force de sa propre connexion avec l'Espagne et incapable de se maintenir à elle seule, ne peut que graviter vers l'Union nord-américaine, laquelle, suivant la même loi de la nature, ne peut la rejeter de son sein.”

Comme le fait très bien remarquer le P. José, dans les *Études*, les événements se sont précipités avec une rapidité à laquelle M. Benoist lui-même ne devait pas s'attendre. L'éminent écrivain a bien dû être trompé aussi sur la politique employée qu'il espérait voir “ recte, réservée, légale,” et non “ compromettante, envahissante, illégale, à la Cecil Rhodes ou à la Jameson.”

*
* * *

Le gouvernement français, qui vient de sortir à peu près vainqueur devant les électeurs, a maintenant à faire face aux luttes extérieures. La situation en Afrique, vis-à-vis de l'Angleterre, devient des plus tendues, et il est à craindre que, pour peu que l'on y mette, de part ou d'autre, de mauvais vouloir, une guerre ne devienne nécessaire.

Il est à souhaiter, dans l'intérêt de tous, et surtout pour nous Canadiens, que ces commencements d'hostilités n'aient pas de suites fâcheuses.

Aussi bien est-il probable que les deux grandes nations finiront par s'entendre et que ce siècle ne finira pas comme il a commencé, par une guerre anglo-française.

* * *

En même temps que la guerre civile qui affaiblit l'Espagne, des révoltes et des émeutes commencent à agiter l'Italie. A Milan surtout, les perturbations ont été considérables. A ces événements peu glorieux pour l'Italie s'ajoute la fin humiliante de la carrière d'un de ses hommes d'État, M. Crispi, qui ne doit qu'à son titre de commandeur de l'Annonciade d'éviter une flétrissure officielle.

* * *

Bien autre et combien plus admirable est la fin de la carrière du grand homme d'État anglais Gladstone. Sa mort est bien celle de l'homme droit et sage, dont La Fontaine exprimait si bien la tranquille sérénité :

Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Dans notre siècle d'honnêteté éphémère et de vertu civique chancelante, il fait bon de rencontrer un homme que la calomnie n'a pu atteindre, et dont la carrière n'a été gâtée ni par l'enivrement du succès, ni par une ambition démesurée.

Gladstone a été, pendant près de soixante ans, mêlé à l'histoire politique de l'Angleterre : il a vu passer à ses côtés plusieurs générations d'hommes d'État ; il a combattu sans relâche, et toujours au premier rang ; mais il a fait plus et mieux que cela : il a travaillé pour le peuple et pour les opprimés. On peut ne pas approuver tous ses actes, ne pas partager toutes ses opinions politiques : on n'a que des louanges à trouver pour l'admirable culture de son esprit et des éloges pour l'élévation de ses idées et la grandeur de son caractère.

Sincère et constant dans ses croyances politiques, il a été sincère et constant dans sa foi. Tant que ses forces le

lui ont permis, il a assisté régulièrement et même pris part aux offices célébrés dans la petite église d'Hawarden, et ses dernières paroles ont été des prières.

Après la promulgation de l'Encyclique *Amantissimæ*, il travailla avec un zèle louable à l'union des anglicans et des catholiques, et bien que le point de départ de ses projets de conciliation fût faux, on doit lui savoir gré de la sincérité de son désir.

Le Saint-Père avait dit de lui, lorsqu'il était ministre : " M. Gladstone et moi sommes les plus vieux gouvernants du monde, et c'est encore nous qui avons les idées les plus jeunes."

* * *

La session parlementaire touche à sa fin. Pendant plusieurs mois, nos députés se sont épuisés à discuter l'à-propos des mesures gouvernementales, et malgré ce flot d'éloquence coulant des deux côtés de la Chambre, il s'est fait, en somme, assez peu de besogne.

Ce qui est certain, c'est que l'affaire du Yukon et la loi des faillites sont toutes deux ajournées, et que, d'autre part, le peuple sera appelé sous peu à se prononcer sur l'opportunité de prohiber les liqueurs alcooliques.

La question des écoles au Manitoba, qui semblait mise au rancart, a été agitée de nouveau durant ce mois, et, curieuse coïncidence, c'est à la fin d'un discours sur cette question, que la Chambre des Communes a appris la mort de Dalton McCarthy, l'infatigable ennemi des catholiques en général, et de ceux du Manitoba en particulier.

Sans fanatisme et sans préjugé, on peut dire que la carrière politique de McCarthy laissera peu de traces. Son absolutisme, son ambition, son inhabileté à cacher son mécontentement ou son dépit, et surtout l'étroitesse de ses idées, ont empêché son incontestable talent de se

déployer autant qu'il l'aurait pu. Après l'élévation de sir John Thompson au poste de ministre de la justice d'abord, puis à celui de premier ministre du Canada, l'Achille de Simcoe se retira sous la tente, dont il ne sortit plus qu'à de rares intervalles, pour écouter si on ne le rappelait pas dans un camp ou dans l'autre. Son éternel *delenda est Carthago* gâtait ses autres discours.

Il restera à Dalton McCarthy d'avoir été un très grand avocat, et, au point de vue politique, un homme honnête, convaincu, instruit, qui s'était admirablement raisonné les idées fanatiques qu'on lui avait inculquées dès sa jeunesse et qui discutait ses questions favorites d'une manière approfondie, neuve et savante. A ce titre d'homme de travail, de talent et d'instruction, il s'élève au-dessus de la tourbe des fanatiques obscurs dont la haine est le seul mobile, et l'ignorance la seule excuse.

Cette session aura donc vu disparaître du Parlement, emportés par des accidents analogues, deux de ceux qui ont consacré le plus de talent et d'énergie à la cause des écoles du Manitoba : Dalton McCarthy et M. Flavien Dupont. Les lutteurs sont décimés ; mais la lice est encore ouverte : *uno avulso, non deficit alter*.

Ed. Fabre-Surveyer.



A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

Le Père Lefebvre et l'Acadie, par Pascal Poirier. 1 vol. in-8, illustré de nombreuses gravures. Prix : \$1.00, chez C. O. Beauchemin et Fils, 256 et 258, rue Saint-Paul, Montréal.

M. le sénateur Pascal Poirier a eu la bonne pensée de nous conserver, dans un livre plein d'intérêt, le souvenir du père Lefebvre à qui la vaillante petite race acadienne doit son relèvement. Pendant cent cinquante ans elle avait vécu de résignation et ne s'est reprise à espérer que le jour où ce saint prêtre et ses compagnons de la communauté de Sainte-Croix sont arrivés au milieu d'elle. Le clergé avait sauvé la nationalité canadienne-française, il venait en faire autant pour la nationalité acadienne qui, terrassée par la persécution, eût probablement fini par disparaître tout à fait.

L'espace nous manque pour dire tout le bien que nous voudrions de l'œuvre de M. Poirier ; nous dirons seulement à nos lecteurs que s'ils veulent un livre d'une lecture facile, instructive, remplie de charmantes anecdotes, qu'ils prennent celui-ci, ils n'auront pas lieu de le regretter. Dire que ce livre en est rendu à sa troisième édition,—chose presque phénoménale dans notre littérature canadienne,—c'est dire que la lecture en est attachante.

La Poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle, par René Doumic. 1 vol. in-8. Prix : 50 cts, chez C. O. Beauchemin et fils, 256 et 258, rue Saint-Paul, Montréal.

Grâce à l'esprit d'entreprise de MM. C. O. Beauchemin et fils et à l'habileté de nos sténographes MM. L.-A. Cusson et Henri Hains, nous avons le plaisir de relire les belles conférences données à l'Université Laval par M. René Doumic. Nous n'avons pas à revenir sur le mérite de l'œuvre, notre jeune et distingué collaborateur M. Thibaudeau-Rinfret lui ayant consacré un article particulier dans notre numéro de mai.

Parmi les livres canadiens signalons encore le **JUBILÉ SACERDOTAL DE MGR L.-Z. MOREAU**, évêque de Saint-Hyacinthe, sortant des presses de M. A. Denis, et qui est en vente au secrétariat de l'évêché de Saint-Hyacinthe et à Montréal chez MM. Cadieux et Derome.

C'est un souvenir qu'aimeront à conserver tous ceux qui ont connu ce vénérable prélat, à qui la **REVUE CANADIENNE** doit une dette de reconnaissance pour l'encouragement qu'il a bien voulu lui donner dans l'œuvre difficile de maintenir la seule revue littéraire française qui se publie en Amérique, et qui fait honneur au Canada français, en faisant connaître sa littérature en Europe, aux États-Unis et jusqu'au Brésil.